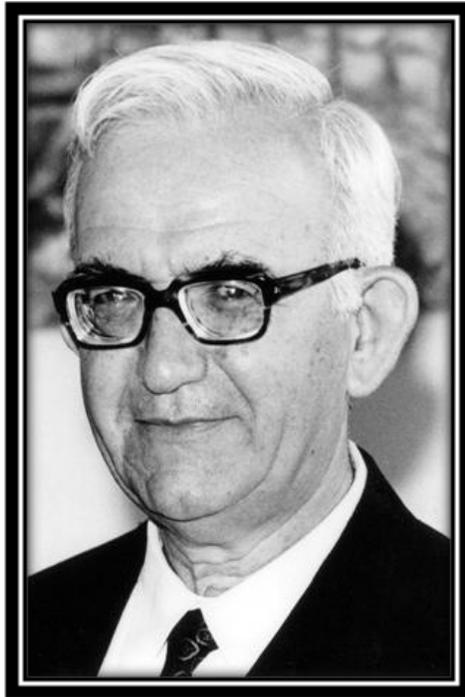


DOSSIER DE POÈTE: ATHANAS DALTCHEV (1904-1978)



- ❖ Présentation de Maria Daltcheva
- ❖ Entretien d'Hédi Bouraoui avec Maria Daltcheva
- ❖ Biobibliographie
- ❖ Poèmes d'Athanas Daltchev
- ❖ Fragments
- ❖ Au nom du Père - *La Toison d'Or*
- ❖ Commentaires Critiques
- ❖ Photos : A. Daltchev et la famille

MARIA DALCHEVA: PRÉSENTATION AMICALE

Je tiens à indiquer dans le texte qui suit comment j'ai rencontré Maria Dalcheva, fille aînée du grand poète Athanas Dalchev, qui m'a introduit, non seulement à la poésie de son pays natal, mais aussi à toute la culture bulgare.

En 1978 je fus nommé Master du Collège Universitaire Stong, Université York, Toronto, Canada. Là j'ai instauré l'identité de cette unité académique selon ma notion du Transculturalisme, concept avant-gardiste à l'époque, et qui est devenu au cours des années « tarte à la crème » en passant par le « transsexuel » jusqu'au présent « *transgender*. »

À l'époque j'avais embauché comme secrétaire particulière Héléne Issayevitch, jeune fille bulgare née en Égypte où ses parents avaient immigré. Très vite j'ai connu sa famille, et là, j'ai rencontré le Consul Général de Bulgarie à Toronto, Stoïko Ivanov. Au cours d'une conversation sur le multiculturalisme canadien, et sachant que je suis écrivain, il m'avait proposé de me faire inviter en Bulgarie. Chaque année l'Union des Écrivains Bulgares invitait les poètes à travers le monde pour réfléchir sur la paix. En Amérique du Nord, les pays communistes étaient très mal vus, mais pas seulement ! Ceux et celles qui leur rendaient visite étaient un tant soit peu suspecté(e)s de tendances socialisantes. Peu importe ! Je n'en avais cure, car j'étais convaincu de la dimension démocratique des pays dits capitalistes. Comme je suis curieux de nature, j'ai tenu à voir comment fonctionnaient ces sociétés qui privilégiaient surtout l'apport culturel.

En 1979 j'ai donc reçu l'invitation officielle de participer au nième Congrès de l'Union des Écrivains Bulgares à Sofia. À mon arrivée on m'a assigné une jeune femme comme interprète du bulgare en français (dans mon cas). Cette pratique s'étendait à tous les invités, toujours l'accompagnement d'interprètes pratiquant la langue de l'invité et qui pouvaient servir « d'œil de Moscou ». Maria parlait parfaitement le français, bien qu'elle m'ait avoué n'être jamais allée en France, ou à un pays francophone. Elle était toute habillée de noire, et elle m'avoua le décès récent de son père. Il s'avère que cette même année j'ai perdu le mien. Il y avait donc un lien affectif qui nous liait à nos deux pères. En plus, j'appréciais beaucoup sa franchise et son sens d'évaluation et de critique dans toutes nos conversations.

Je me souviens à l'époque que vers la fin de mon séjour en Bulgarie, elle m'avait demandé, en tant que invité privilégié, de l'accompagner dans une petite église pour faire une prière à son père. Il faut noter qu'à cette époque les églises étaient bannies par les régimes

communistes. Maria alluma deux cierges, et m'a dit, l'une pour l'âme de ton père, et l'autre pour celle de mon père.

Depuis cette année, il s'établit une sorte de convention tacite qu'à chaque fois qu'elle entre dans une église elle allume deux cierges, et moi j'en fais de même, pareillement, et dans n'importe quel pays visité.

Je suis toujours reconnaissant à Maria car elle m'a présenté aux plus grands poètes et artistes de son pays. Il va sans dire qu'elle me parlait de l'œuvre de son père, qui était écartée par le pouvoir en place de son pays. Elle m'a aussi présenté son oncle Lubomir Dalchev, le plus grand sculpteur de Bulgarie, et dont les œuvres étaient exposées à travers tout le pays. J'ai rencontré ce grand artiste, très célèbre, dans ses immenses ateliers remplis de sculptures, et il m'avait offert une sculpture miniature en argile représentant la « Semeuse ».

Maria aimait beaucoup la poésie, et c'est une lectrice assidue de littérature, et très prise par cet art particulier. Elle m'a fait lire des poèmes de son père, traduits en français. Étant très jeune moi-même, je lui avouais que les poèmes de son père ne me parlaient pas vraiment. Je sentais une maîtrise de l'image et de la concrétude de la réalité qui s'apparente plus ou moins au symbolisme. Je lui ai offert un ou deux de mes livres. Elle trouvait que c'était un peu trop moderne pour elle, et qu'elle n'entrait pas très bien dans mes écrits. En effet, dans *Éclate Module* et *Vésuviade*, j'étais à la période de l'expérimentation linguale empruntant son impact à la technologie qui explorait les espaces extra-terrestres, d'où *Éclate Module* et l'éruption linguistique de *Vésuviade*. Mon langage l'a bafouée, et nous n'étions pas encore à la technologie de pointe des mass médias et des réseaux sociaux du troisième millénaire !

Tous les pouvoirs de l'Union des Écrivains Bulgares étaient concentrés dans les mains du poète Lubomir Levchev qui faisait la pluie et le beau temps parmi tou(te)s les écrivain(e)s bulgares. Il était secondé par le secrétaire de l'Union, Lutchezar Ellenkov. Je crois avoir été invité deux ou trois fois en Bulgarie. L'Union n'assignait pas aux réinvités le même interprète de l'année précédente. Cependant, je me suis toujours arrangé pour revoir Maria Dalcheva qui réussissait à me présenter les poètes et les artistes les plus importants de son pays. La liste est longue, mais je citerais quelques-un(e)s des plus marquant(e)s : Blaga Dimitrova, Nadia Kehlibareva, Bojidar Bojilov, Georgi Djagarov, Nicolaï Dontchev, Svetline Roussev, Simeon Sultanov... D'autre part, j'ai eu l'idée de traduire de nombreux poètes en langue française. Maria traduisait le bulgare en une version dite « noire, » et je m'évertuais à donner au texte plus ou moins littéral une dimension poétique. D'ailleurs, nous avons réussi, avec le temps, d'avoir tout

un livre de poètes bulgares en français. Ce livre n'a jamais vu le jour – il est toujours dans les archives de York – parce que j'avais inclus des poètes qui n'étaient pas approuvés par l'Union des Écrivains Bulgares.

Je pourrais nommer plusieurs autres poètes et artistes bulgares, mais il est inutile de les nommer tous et toutes ici. Cependant, je retiendrais le nom d'Ivan Trenev dont j'ai traduit quelques poèmes en français. L'année suivante il m'avait invité chez lui pour me remercier de la belle traduction, tout en ajoutant qu'il avait réécrit ses poèmes bulgares d'après ma version française. À la fin de la soirée il m'offrit une icône du treizième siècle, tout en l'enveloppant de « ztravetz » des feuilles de géraniums pour me porter bonne santé.

Parmi tous les artistes bulgares que j'ai rencontrés, je retiendrai le nom de Stoïmen Stoïlov, grand artiste de Varna, avec lequel j'ai produit un grand livre bibliophile, *Émergent les branches* (1986), avec treize eaux fortes remarquables, ce qui a donné naissance à une amitié indéfectible qui dure jusqu'à nos jours, et à une exposition spéciale de cette œuvre poético-artistique, et d'autres artistes bulgares, à la Zacks Gallery.

Tant de souvenirs développés avec les poètes et les artistes bulgares, grâce à Maria Dalcheva qui a établi les contacts avec eux. Inutile de citer ici les œuvres d'art que j'ai acquies telles que celles de Kazakov, Lika Yanko, et d'autres...

Mes séjours en Bulgarie ont été repus de contacts humains et de travaux accomplis. À ce sujet, j'ai publié un livre dédié aux artistes et aux poètes bulgares, ainsi qu'à la Bulgarie, qui m'ont inspiré à écrire *Vers et l'Envers* (1982). Et ce livre a été traduit en bulgare et publié sous le titre *Natatek y Oubratnou*.

L'amitié avec Maria Dalcheva ne s'est jamais interrompue. Non seulement nous correspondions d'abord par lettres, et aujourd'hui par email, elle n'oublie jamais de m'envoyer la *Martinitza*, souhait de bon printemps et de bonne santé. Je la remercie aussi pour m'avoir expédié dare-dare les documents sur son père pour que j'intervienne dans la séance du son 100^e anniversaire, et sa célébration au Centre Culturel Bulgare à Paris en 2004-2005.

Hédi Bouraoui

Université York, Toronto

Clarifications fournies par Maria Daltcheva

Svéline Roussev est peintre très influent, ex-ministre de la Culture Il a été très attaché à Lubomir Daltchev avant son départ pour les États-Unis.

Siméon Sultanov est critique littéraire, directeur de la maison d'édition « Bulgarski Pissatel ».

Le livre intitulé « ARC EN TERRE » (en bulgare : ZEMNA DAGA) était fait par le choix de 56 poèmes pris du « *Musocktail* » (au nombre de 7), de « *Tremblé* » (11), « *Éclate module* » (16), « *Vésuviade* »(6), « *Sans frontières* » (5), « *Arc-en-terre* »(2) , « *Ignescent* » (2), et de nouveaux poèmes (comme Racines, Chute etc. 7). Le livre a paru en février 1987.

Moi, j'ai fait la traduction noire des poèmes, mais Nicolay Kantchev et Nadija Kehlibaréva (en partie) ont traduit seuls. J'ai essayé de distribuer les poèmes ayant en vue le caractère de la poésie des participants. Kantchev a traduit les poèmes les plus difficiles au nombre de 16. J'ai travaillé avec Ivan Milchev, Guéorgui Bélév et Kolio Sevov de Varna.

Nadija Kehlibaréva a écrit la Préface profitant aussi de mes textes. Mon nom existe pour la traduction noire.

Tu a été invité et tu as participé aux Célébrations du 13ième centenaire de la fondation de l'État bulgare en 1981.

ENTRETIEN D'HÉDI BOURAOUI AVEC MARIA DALTCHEVA

Hédi Bouraoui : Maria, tu es la fille d'un des plus grands poètes de la Bulgarie, Athanas Daltchev, et je sais que tu as joué un grand rôle auprès de lui, tout en l'entourant de toute ton affection et d'être à ses côtés pour tout ce qui concerne la composition et la publication de son œuvre. Te souviens-tu ou t'a-t-il dit comment il est venu à la poésie ? Il t'a certainement fait des confidences sur sa vie et ses écrits, peux-tu en rappeler ici quelques-unes les plus marquantes pour toi ?

Maria Daltcheva : Je ne veux pas que tu gardes l'impression erronée du mon rôle auprès de mon père. Nous, ses quatre enfants, nous étions très étroitement liés à son œuvre. Et il y en avait plusieurs raisons. La famille menait une vie dure. Nous souffrions que la critique et les pouvoirs officiels passaient sous silence notre père et qu'il n'était pas inclus non plus dans les accords culturels entre la Bulgarie et les autres États, bref qu'il n'était pas présenté. De là, les soins des enfants et plus spécialement les miens à cause de ma spécialité – la philologie française de lutter contre l'interdiction de son œuvre afin de la populariser en dehors du pays. En Bulgarie, surtout dans les années 60-70, il jouissait d'une large popularité non officielle surtout parmi les jeunes écrivains qui le reconnaissaient comme leur maître.

Encore au début de son œuvre, il se déclare auteur indépendant. Partant du symbolisme à l'époque il arrive à sa négation et c'est le premier qui a introduit la modernité dans la poésie bulgare. Daltchev est l'exemple de tous les poètes des années 30 jusqu'à présent. Il n'est pas lié aux machinations politiques et ne doit rien aux différentes factions artistiques. Alexandre Guérov, un de nos grands poètes, dans un poème dédié à Daltchev déclare :

Tu es digne d'envie / aucun événement n'a souillé ta plume. /

Brille dans nos journées/ ton image gentille.

Certainement cette indépendance et cette influence qu'il possédait ne pouvaient pas ne pas vexer. Elles agaçaient ses opposants encore lors des périodes les plus précoces de sa voie artistique, provoquant des attaques violentes et la dénigration. Il est paradoxal qu'en même temps ces mêmes artistes l'imitaient sans s'en apercevoir ce qui les mettait encore plus en colère.

Mon père me racontait qu'encore adolescent il se sentait très solitaire et que la lecture était sa grande passion. Une lecture avec des notes et la pénétration du texte. Il avait fait ses études en

philosophie et psychologie à l'Université de Sofia et se croyait philosophiquement bien formé. Il connaissait non seulement les doctrines des philosophes comme Leibnitz et Hégel, mais aussi celles des italiens Croce et Gentile et des pragmatistes américains qu'il lisait en traduction du français. Il écrivait des poèmes et dans sa poésie il s'était toujours peint sincèrement. Il déclarait qu'entre lui et le monde n'existait aucune idéologie. Il n'avait pas de préjugés d'aucun caractère. Ce qui l'intéressait, c'était l'homme et le monde autour de lui. Il disait qu'il n'avait jamais pris des réponses toutes faites des philosophes, sachant que seule la réponse qui mûrit dans l'homme est la vraie et que cette même réponse représente son apport à la vie, sa dignité. Il était conscient que les études de la philosophie lui avaient permis d'acquérir une certaine discipline du raisonnement : posséder les causes et les liens logiques dans leur plénitude, avoir des observations sur les motivations psychologiques. Il disait qu'en étudiant les philosophes et leurs pensées il se sauvait de leurs idéologies surtout en ce qui concerne la société et l'État. Il s'intéressait uniquement à ce qu'ils avaient dit de l'homme, c'est-à-dire de lui-même. Il s'était formé librement dans le courant de la vie, sans parti-pris. Dans les années 30 les forces de gauche l'impressionnaient, une époque où l'État les persécutait et donnait de l'argent pour avoir leurs têtes.

Il essayait dans ses poèmes de chercher des effets positifs dans les faits élémentaires de la vie. Et voici comment dans ses poèmes « *Jeunesse* » il décrit à 21 ans l'ordinaire dans la vie quotidienne :

*Le jour pointait et le matin coqueriqua dans la cour
et quelque part en bas s'ouvrait et se fermait la porte.
Les mouches boudonnaient gaiement et se posaient sur les vitres
Et je m'efforçais de me rappeler ce que j'avais rêvé pendant la nuit.*

.....
*ou bien je passais devant les vitrines et les dépassais avec indifférence,
car je tressais dans un long rythme des mots qui venaient de sonner,
et du regard me suivaient les jeunes filles et se moquaient de moi,
de mes lunettes et de ma marche distraite.*

(Traduction : Violette IONOVA)

2. H B : Peux-tu relater, pour notre *Revue CMC Review*, quelques-unes des difficultés à faire publier ses poèmes ? Et évoquer quelques-uns de ses rapports avec les éditeurs bulgares ? Les éditeurs étrangers ? Et en particulier avec les éditeurs français ?

M. D. : Au cours des années 30 Athanas Daltchev ne plait pas et la cause en est son éloignement du symbolisme qui, à cette époque, représente le courant littéraire officiel. Il publie peu de poèmes dans des recueils contenant chacun entre 15 et 20 poèmes : « *Fenêtre* », « *Poèmes* », « *Paris* ». Dans les années 1937-38 il cesse petit à petit d'écrire des poèmes souvent du fait que les exigences vis-à-vis de son propre œuvre ont de loin dépassé ses possibilités. Voici ce qu'il avoue dans un de ces « *Fragments* » (notes) :

Le vers m'a appris, dans une large mesure, à une écriture dense où il n'y a pas un seul mot fortuit ou inutile. Mais, je dois reconnaître que cette écriture m'amène à renoncer aux vers. Mes exigences actuelles ne peuvent se résigner ni aux mots complémentaires, ni aux paraphrases inévitables dans la langue de la poésie.

Cette exigence exceptionnelle face à son écriture est due au stock énorme de connaissances des domaines de la philosophie, de la littérature et de la critique littéraire qu'il avait ramassées. A cette époque il a traduit un choix de Blaise Pascal, présenté par François Mauriac, de Michel de Montaigne, présenté par André Gide, traduit « *La révolte des masses* » de José Ortega y Gasset, « *Les pages immortelles de Napoléon* », présenté par Octave Aubry et ce n'est pas pour gagner de l'argent, mais parce qu'il considérait que leur parution en bulgare était nécessaire.

Par rapport à la vie pratique Daltchev avait des exigences très simples : son salaire de professeur ou de directeur d'une école d'enseignement secondaire ou le salaire d'un inspecteur des écoles, lui suffisait, lui donnant la possibilité exclusive de s'occuper de la lecture. Avant la guerre, en différence de certains hommes des lettres, il n'a jamais été à l'étranger aux frais de l'État.

Après la guerre avec la venue du nouvel ordre social – le socialisme vainqueur dans les conditions de la République populaire – Athanas Daltchev ayant des convictions républicaines ne pensait pas nécessaire d'écrire des slogans. Pour lui cela voulait dire se conformer à la conjoncture, ce qui était à l'encontre de sa propre nature. C'est ainsi que non seulement qu'il ne publiait pas de poèmes, mais tout simplement, il ne les écrivait pas. Son silence ne créait pas de

conflits avec les maisons d'éditions bulgares. Tandis que dans les conditions de l'époque l'initiative personnelle, de contacter des éditions étrangères, n'était pas permise.

Plus tard, dans les années 60, après la chute du « culte de la personnalité » les contacts entre les pays de l'Est et l'Occident s'accélérent. C'est le moment où l'Occident édite des auteurs des pays socialistes. A cette époque l'éditeur Pierre Seghers lui-même poète publie dans sa maison d'édition *l'Anthologie de la poésie russe et soviétique*, *l'Anthologie de la poésie hongroise*, des recueils qui comprennent aussi des auteurs contemporains. Seghers publie aussi *l'Anthologie de la poésie bulgare* où Daltchev n'est pas inclus. Cela voulait dire qu'il n'a pas été désigné par l'Union des Écrivains bulgares dont Daltchev est un des fondateurs. Alors Guéorgui Mitzkov, poète méconnu et francophone, avait fait connaître à Seghers la poésie de Daltchev. Intrigué, l'éditeur propose à mon père de le faire éditer personnellement dans la série de poètes « *Autour du monde* ». C'est ainsi qu'en 1967 lorsque Daltchev recommence à écrire paraît son recueil en français « *Poèmes* » N. 93 contenant 56 poèmes dont 12 nouveaux en traduction littérale de Mme Violette IONOVA. Seghers édite le livre, à ses propres frais, dans un tirage de 1000 exemplaires. Le livre est diffusé uniquement par voie bibliothécaire dans les pays francophones y compris le Canada. Le livre n'est pas vendu dans les librairies de France. Tous les exemplaires sont envoyés en Bulgarie et les organismes littéraires, tel l'Union des Écrivains les gardent en stock et ne veulent pas les diffuser. On a entendu parler d'articles sur le livre parus au Canada et en Belgique.

3. H. B. : Ton père décédé à l'âge de 74 ans a eu une longue carrière d'écrivain, de poète, de traducteur. Peux-tu élaborer un peu sur ces trois fonctions qu'il a menées de front ? Je te demanderais de signaler plus particulièrement les temps forts sans occulter les difficultés...

M. D. : De 1944 à 1960 Athanas Daltchev n'écrit et ne publie pas de poèmes à la différence de ses confrères. Pour cette période il n'a que deux poèmes : « *Et le cœur aussi finit par mourir* » et « *Építaphe* » pendant la même année 1956.

Építaphe

Tous ceux qui sont tombés pour la liberté

N'importe où dans le monde

Sont nos frères

par le sang versé de nouveau

Seulement par le sang

(Traduction : Hédi BOURAOU)

Le principe de mon père était : j'écris – je publie !

Les rédactions auraient publié tout ce qu'il écrivait, seulement il n'écrivait pas. Il avait publié il y a des années une certaine quantité d'articles littéraires et philosophiques se rapportant à la Littérature Jeunesse, à la psychologie de la religion et autres. Dans ces articles, il démontrait sa façon de voir le monde. Sa formation professionnelle avait certainement coloré ses observations des phénomènes de la vie.

De 1945 à 1947 en Bulgarie socialiste, Daltchev travaille au Ministère de l'Information et des Arts. Il est dans le Département « Éducation ». Vers la fin de 1947 après la réorganisation du Ministère, il perd sa place de fonctionnaire. Depuis lors au cours de cinq ans, il est obligé de s'occuper seulement de traductions afin de nourrir sa famille de six personnes. C'est la période où il traduit « *Le rouge et le noir* » et « *La chartreuse de Parme* » de Stendhal, « *La cousine Bette* » de Balzac , « *La vie des martyrs* » de Duhamel et beaucoup d'œuvres des auteurs de la littérature russe comme A.P.Tchékov, Issak Babel, Konstantine Simonov, Mikhail Choukhov, Konstantine Paoustovsky, Alexander Griine, Dimitry Fouramanov et autres...

La période entre 1947 et 1952, lorsqu'il assurait la subsistance de sa famille par les traductions, se termine par sa nomination de rédacteur à la revue des adolescents « *Flambeau* » à la place de son jeune ami de l'époque, Radoy Raline qui renonce à la place du rédacteur en sa faveur.

Nommé à « *Flambeau* » dont le rédacteur responsable est Alexandre Mouratov, poète, possédant bien la langue espagnole, Daltchev se met à traduire en collaboration avec lui des poètes de différentes littératures.

Leur collaboration continue jusqu'à la mort de Daltchev. Elle est intéressante cette création à deux sur un texte inconnu. Ordinairement Daltchev traduisait à haute voix ce qui lui permettait de pénétrer mieux dans le texte aussi bien que de mieux saisir le rythme du poème essayant de s'approcher de l'original au maximum ainsi que d'atteindre une résonance du poème en bulgare. Que le poème sonne comme écrit en bulgare ! Les poèmes traduits étaient signés par les

deux traducteurs. Les bonnes traductions poétiques éveillaient encore la jalousie. On appelait les deux poètes : « les artisans » !

La traduction en commun avec Mouratov a donné la possibilité d'enrichir la culture bulgare par la poésie d'auteurs du monde entier. C'est ainsi que le lecteur bulgare a fait connaissance de beaucoup de poètes connus de l'Amérique Latine, des grands poètes de l'Espagne, de la France et de l'Allemagne. Quelques-uns des poètes ont été présentés dans des recueils à part comme Lafontaine, Gabriela Mistral, Nicolàs Guillén, César Vallejo, Federico Garcia Lorca, Antonio Machado. Daltchev traduisait des poètes allemands avec Tchilo Chichmanov et éditait des recueils de poèmes de Goethe et de Friedrich Holderlin.

L'œuvre poétique traduite faisait partie de l'œuvre d'Athanas Daltchev. Je dois souligner que pour le choix des poèmes ainsi que pour celui de la prose, mon père suivait ses propres intérêts et sa curiosité de lecteur. Il n'aimait pas le goût conjoncturel.

4. H. B. : Je me souviens de t'avoir rencontrée juste après le décès de ton père et aussi bien que celui du mien. Triste, l'hôte que j'étais, en invité de la Bulgarie, en tant que poète canadien et toi mon interprète attirée. Habillée en noir, tu étais triste et affligée par sa perte. Comment t'es-tu sentie à l'époque ? Autrement dit, parle moi du Vide qu'il a laissé ? Et comment s'en est sortie la famille ? Et des ajustements qu'il fallait faire ?

M.D. : En 1979 le Président de l'Union des Écrivains bulgares Lubomir Levtchev a organisé à Sofia la Deuxième rencontre internationale des écrivains. Mon père est décédé le 17 janvier 1978 et de son vivant il n'a pas été invité à la Première rencontre internationale des écrivains en 1977.

A cette Deuxième rencontre lorsqu'il ne pouvait plus assister, on m'avait engagé à titre d'interprète. J'étais très triste. Je ressentais encore plus fort son absence et le vide était énorme.

Les difficultés de l'existence continuaient à nous accompagner, car déjà grands mon frère, mes sœurs et moi, nous avons constaté que nos besoins avaient augmenté. Nous avons quand même réussi à aplanir les difficultés financières et administratives quant à notre logement qui, pendant de longues années, avait tourmenté notre père et toute la famille.

5. H. B. : Je sais aussi que tu as toujours continué à travailler dur pour maintenir sa mémoire vivante. Peux-tu nous relater quelques-uns des travaux que tu as accomplis ? Et ceux qui sont restés en rade ? Ou si tu veux, les tentatives à promouvoir son œuvre ?

M. D. : Il y avait des difficultés encore lors du premier livre, édité après la mort d'Athanas Daltchev – « *Pages* ». C'était un livre, prévu et proposé par l'auteur lui-même. Il contenait des articles critiques et des notes (fragments) se rapportant aux représentants de la littérature bulgare, à la langue, au processus créatif et aux réflexions sur l'esthétique. Par ce livre, Daltchev se déclarait critique littéraire. Par le principe de l'inertie de l'abjuration, ce livre a paru aux critiques une sorte de concurrence et lors de sa parution il y avait beaucoup d'objections. Pourtant le livre avait été prévu dans la programmation de la Maison d'Édition des écrivains bulgares et enfin a été édité. Plus tard ces œuvres de Daltchev ont été publiées à l'occasion des anniversaires de sa naissance. A titre d'héritiers, nous avons toujours tâché d'observer dans les éditions l'ordre qu'il avait établi afin de poursuivre sa volonté.

Après le décès de notre père, nous avons essayé à plusieurs reprises de faire intéresser les Départements culturels des différentes Ambassades à l'œuvre d'Athanas Daltchev. Elles répondaient rarement ou presque pas. Il paraît que les Ambassades évitaient de s'engager pour la diffusion non officielle de son œuvre. Par exemple nous avons eu en vue les traductions complètes en français de ses « *Fragments* » (ses notes littéraires et philosophiques) remontant au nombre de 459, traduits par Mme Violette IONOVA. Il me semble que cette attitude vis-à-vis de l'œuvre de Daltchev faisait partie de l'éternel « passer sous silence » conforme à la conjoncture bulgare. Ce qui faisait exception, c'était l'attitude personnelle de certains créateurs étrangers. De leur point de vue, les hommes des lettres bulgares, au risque de ne pas faire connaître la culture bulgare à l'étranger, n'acceptaient pas qu'elle soit présentée par Daltchev qui était si différent d'eux-mêmes. De plus ce n'étaient pas eux qu'on mettait à l'avant-scène promotionnelle !

L'information officielle de Daltchev était déformée. Au moment où il a reçu le Prix HERDER en 1972, la Bulgarie n'était pas fière de cette distinction. La presse bulgare a publié trois articles négatifs. Plus tard, une année après la mort d'Athanas Daltchev, on a dû faire face à un autre obstacle. C'était l'émigration en Amérique en 1979 du sculpteur bulgare professeur Lubomir Daltchev, son frère aîné. Cela nous a desservis ! Une grande négativité, non seulement pour la

mémoire du poète décédé, mais elle était aussi infligée à ses enfants dont le départ à l'étranger n'était point permis.

Notre père était un modeste homme. Il ne voulait pas être célèbre et c'était son éthique. Il était étranger à toute publicité autour de son œuvre à une époque où la publicité était inévitable. Et en dépit de nos efforts ont apparu des livres avec des œuvres choisies de Daltchev en plusieurs langues étrangères : en tchèque (1970), en slovaque (1970), en hongrois – « *Poésie* » (1974), en russe (1974), en allemand – « *Poèmes* » (1975), en hongrois – « *Fragments* » (1979), en allemand – « *Fragments* » (1980), en italien (1980), en polonais (1981), en finnois (1984), en espagnol (2004).

6. H. B. : Ton père a gardé le Silence pendant des années. Il s'est sans doute senti ostracisé par le régime politique en place. Ce qui l'a affligé... lui et toute sa famille. Période noire avec son chapelet d'inquiétudes ! Peux-tu nous dire ses sentiments de ces temps de chape sur la libre expression ? Et toi, comment t'es-tu sentie à ses côté ?

M. D. : J'avais mentionné que pendant la période de 1944 à 1964 Athanas Daltchev n'écrivait et ne publiait pas de poèmes. Ce silence de vingt ans n'est pas dicté uniquement par les désaccords idéologiques et esthétiques, mais aussi par les conditions difficiles de l'existence du poète et de sa famille. Ce qui lui pesait le plus c'était le manque de logement car il était contraint d'habiter avec toute sa famille dans une maison familiale à moitié détruite en plein centre ville de Sofia endommagée en 1944 à deux reprises par les bombardements. La famille est restée dans ces conditions effroyables pendant 18 ans. Et personne ne voulait nous aider.

Par la voie de l'Union des écrivains bulgares, dont Daltchev était l'un des fondateurs, on distribuait des logements ou on aidait financièrement l'activité créative de certains écrivains, mais cela ne concernait pas Daltchev. Il était isolé de la littérature, il était différent de ses confrères. Officiellement, il n'était mentionné nulle part, ne figurait pas dans la littérature bulgare, étudiée dans les universités du pays. Des étudiants faisant leurs études en philologie bulgare copiaient ses poèmes car ne pouvant pas trouver son recueil « *l'Ange de Chartres* ». C'est aussi l'époque où Athanas Daltchev n'était pas cité à l'étranger non plus.

Notre père travaillait le matin à la maison et l'après-midi il se rendait à la rédaction de « *Flambeau* ». Ses enfants, de différents âges, avaient leurs engagements : je suivais mes études en philologie française, mon frère et ma sœur faisaient leurs études d'ingénieurs à l'École polytechnique et la cadette était au lycée.

Pendant ces années, en plus de nombreuses traductions qu'il dictait à ma mère le matin ou le soir, mon père écrivait de temps en temps ses notes (fragments). Ils se rapportaient à la littérature, à la critique littéraire, à l'esthétique ou exprimaient son attitude envers l'œuvre de remarquables poètes et écrivains bulgares. Il y exprimait souvent son point de vue sur la langue.

En voici un tel fragment N. 182 :

On compare la langue d'une œuvre à un vêtement. Selon moi le lien entre forme et contenu est beaucoup plus profond et plus intime. Je le comparerais au lien entre corps et âme : la séparation ici et là signifie la mort.

A cette période, il ne pouvait pas les publier. Il était sûr que ses conceptions n'allaient pas être admises de la critique bulgare bornée par la conjoncture. Ces notes ont paru plus tard en 1967, publiées dans un livre séparé portant le titre « *Fragments* ».

7. H. B. : Voudrais-tu bien énumérer quelques-unes des difficultés de la vie quotidienne – matériellement et moralement – de tous les membres de la famille Daltchev pendant ces temps durs et inoubliables ?

M. D. : J'ai déjà parlé des difficultés du quotidien qui ont été la cause du « silence » de Daltchev. Nous avons longtemps vécu dans une chambre et une cuisine – six personnes – appropriées à être habitées dans la maison de mon grand-père. Jusqu'à présent, je continue de m'étonner comment mon père pouvait se concentrer sur les traductions avec tout le bruit des enfants. La période la plus difficile, c'était entre 1947 et 1952, lorsqu'il comptait uniquement sur les traductions afin de nourrir la famille. Il disait à des amis : « *Je traduis livre après livre comme le fumeur allume une cigarette à l'autre* ». Je me demande comment notre mère tenait le coup car non seulement qu'elle devait s'occuper de ses enfants, mais sous la dictée de notre père tous les soirs et les dimanches, elle était la dactylographe de ses interminables traductions. Une

fois le livre fini très souvent, elle copiait le texte déjà rédigé par notre père. Nous tous, nous étions de bons élèves bien appliqués, nous essayions de rendre nos parents heureux et nous faisons ce qu'il fallait pour ne pas leur créer des soucis supplémentaires. Les difficultés matérielles étaient présentes pour tous les enfants, grands et petits, mais nous ne les sentions pas à l'abri de la famille. Les obstacles moraux étaient plus douloureux. Nous avions honte de notre pièce unique lorsqu'un professeur ou une personne inconnue venait visiter notre maison. Il n'était pas facile pour moi à l'Université, lorsqu'après avoir entendu mon nom de famille, on me posait la question : « *Est-ce que vous avez quelque chose de commun avec Daltchev de la littérature ?* » Souvent à ma réponse positive, il suivait une attitude malveillante, car c'était en conformité avec la ligne officielle. Pendant longtemps nous n'avions pas à la maison le recueil de poèmes de notre père « *l'Ange de Chartres* ». Sa bibliothèque et tout son appartement ont brûlé pendant les bombardements. Plus tard la famille s'était procuré un exemplaire, pris d'une bibliothèque de village. La maison à demie détruite et son entrée avaient un aspect surréaliste avec les moulages en plâtre des sculptures de mon oncle Lubomir Daltchev. Il avait réparé, à l'étage au-dessus, deux lieux d'habitation, et un atelier où il recevait ses étudiants.

Les enfants grandis, petit à petit la vie de notre père devenait plus facile et il se remit à écrire. Pour les gens qui l'aimaient et l'appréciaient, c'était un fait heureux, pour les autres, ce n'était qu'un danger. Écrire à nouveau cela voulait dire qu'il n'est pas liquidé et il créait toujours selon sa ligne indépendante. Il écrivait sans emphase, honnêtement toujours sans se conformer aux conjonctures du moment ! C'est ainsi qu'après 1961 il a écrit encore 26 poèmes en trois cycles : « *Et le cœur finit par mourir* », « *Le quartier pêcheur* » et « *Rencontre à la gare* ». Voici comment il s'adresse à son pays dans le poème portant le même titre et qu'il avait écrit dès le début 1965 :

À mon pays

Je ne t'ai jamais choisi sur cette terre.

Tout simplement je suis né ici par une chaude journée de juin.

*Je t'aime non parce que tu es riche,
mais seulement parce que tu es mon pays.*

*Et je suis Bulgare non pas à cause de ta gloire,
de tes exploits et de ta force guerrière,*

*mais parce que je ne puis oublier
les soldats de Samouil aveuglés par l'ennemi¹*

*Que celui qui le veut cherche en toi succès rapide,
et honneurs et pouvoir avec la même passion,
la souffrance me lie plus fortement à toi
et transforme mon amour pour toi en destin.*

La sensation du pays natal est si forte pour Daltchev car ses parents et sa famille ont vécu à Thessalonique d'où ils avaient fui. C'est là qu'il est né, mais il n'a jamais voulu y retourner et la revoir.

Ce poème était un poème désagréable pour certains, mais on ne pouvait plus braver le poète. Les temps du culte de la personnalité étaient passés. La jeune génération allait demander des preuves pour le long silence de Daltchev et allait demander de quoi, en fait, le vieux poète était-il coupable. Les jeunes gens qui autrefois venaient secrètement le voir comme maître pour lui demander conseils et / ou du soutien avaient déjà occupé certains postes de responsabilité et leur affection a rendu possible, pour la première fois, l'édition de toute sa poésie en 1965.

8. H. B. : Après la destruction du Mur de Berlin en 1989, il y a eu un petit assouplissement de la politique dans les pays de l'Est. Et peu à peu, le libéralisme et le capitalisme ont pris la relève avec tout ce que cela comporte comme accommodations... Je crois que la réputation de ton père a été remise sur le tapis de l'histoire littéraire de la Bulgarie. J'aimerais que tu nous dises comment tu as vécu cette reconnaissance tardive de la créativité de ton père ? Et pour toi ? Pour ses enfants ? Pour le pays ?

¹ Au XI^e siècle, Basile II, empereur d'Orient, vainquit l'armée de Samouil, roi des Bulgares et fit aveugler tous les soldats survivants.

M. D. : En effet Athanas Daltchev a été introduit au programme des auteurs étudiés en littérature bulgare. Il était au programme des universités encore au cours des dernières années de sa vie sans être étudié. Après 1989, il était étudié aussi dans les Lycées. On n'arrivait pas encore à le comprendre comme créateur. La cause en est peut-être qu'il n'appartenait à aucun mouvement littéraire. Le pire dans cette nouvelle époque était qu'on cherchait « des victimes du socialisme », tandis que mon père ne s'était jamais mis dans le rôle de victime. Tout simplement il n'écrivait pas. Personne ne lui défendait d'écrire. De plus – s'il proposait des œuvres achevées, on les aurait éditées. Il était désavantagé surtout financièrement parlant. Son refus d'écrire n'était pas compris comme protestation. Petit à petit, son œuvre se frayait le chemin.

Vis-à-vis de ses enfants, son attitude était relativement normale. Prof. Lubomir Daltchev avait émigré aux États-Unis en 1979, une année après la mort de notre père. À présent lorsqu'Athanas Daltchev a été reconnu, mais n'était pas en vie, nous, ses enfants, nous avons un oncle en Amérique. Je ne pouvais pas non plus profiter de mes stages de professeur de français en France, car j'avais un parent qui avait fui.

La société bulgare n'avait particulièrement pas changé. On continuait à jouer aux « nôtres » et aux « autres » ayant à peu près les mêmes modèles. Cette fois-ci pourtant, on devait être du côté des démocrates « bleus » ou bien il fallait être riche. Et qui étaient les riches à cette époque ? Ceux à qui on avait retourné les biens d'il y a 40 ans ou ceux qui avaient pillé les biens de l'État. Tout était question de mentalité et d'éducation que ces gens n'avaient pas et ne pouvaient pas en avoir. Comme à l'époque de la Révolution Française : « Le roi est mort ! Vive le roi ! » Des enseignants universitaires de l'économie du socialisme devenaient adhérents à l'Union des Forces démocratiques. On faisait attention au matériel et non pas au spirituel. Ce phénomène n'avait pas marqué toutes les ex-républiques socialistes. Chez nous, en Bulgarie, on a confirmé les paroles de Radoy Ralyne, ce dissident éternel, poète et satyrique, ami de notre père : « *Et la liberté, rêve impossible, du jour au lendemain se transforme en régime crédible* ». Il y a une rime en bulgare. (Je l'ai ajoutée) !

9. H. B. : Grâce aux documents que tu m'as gentiment envoyés, j'ai eu l'honneur de parler de ton père et de ses écrits lors des Célébrations du centenaire de sa naissance – qui a été d'abord fêté par la société littéraire et artistique de Bulgarie – organisé au Centre Culturel Bulgare (CCB)

à Paris dirigé, à l'époque, par Kadiyski. J'ai donc participé à cet événement en 2004 avec Pierre Oster qui a traduit certains de ses poèmes en français publiés en plaquette par le CCB.

Il y a eu sans doute certaines difficultés pour l'organisation de ce centenaire. Peux-tu en évoquer quelques-uns ? Quelles ont été les répercussions de cette soirée en Bulgarie ? Ou à l'étranger ?

M. D. : Les célébrations du centenaire de la naissance d'Athanas Daltchev ont été organisées par le Ministère bulgare pour la Culture avec l'aide de l'UNESCO, l'organisation qui avait inclus cet anniversaire dans son programme culturel. Il y avait eu des célébrations dans des Instituts Culturels de cinq pays : la France, l'Allemagne, la Slovaquie, la République tchèque et la Hongrie. Dans tous ces pays mon père était présenté par un ou deux livres de son vivant (dans l'ex RDA et en Hongrie). Les difficultés d'organisation sont connues du Ministère en question.

Dans le cadre de la Bulgarie il y avait des conférences solennelles à l'Université de Sofia et à la Nouvelle Université Bulgare. La NUB a édité un recueil d'articles portant le titre « *Lire Daltchev* » où ont participé environ 30 critiques et chercheurs de littérature. Le recueil prétend « qu'Athanas Daltchev étant parmi les poètes bulgares les moins célébrés, mais il est le plus lu, c'est un de nos classiques le moins institutionnalisé. Et 100 ans après sa naissance Daltchev continue à émouvoir et à intriguer, à susciter diverses possibilités d'interprétations. »

A mon avis, la moitié des articles dans le recueil démontrait que Daltchev n'était pas compris. Le centenaire a été célébré aussi par l'Union des écrivains bulgares, par le Musée littéraire à Sofia, par la Mairie de Sofia et par l'école N 105 de Sofia à l'enseignement de l'italien qui portait le nom de mon père.

Aux célébrations du centenaire à l'étranger personne de nous, ses enfants, n'a été invité, contrairement aux institutions bulgares auxquelles nous étions présents. Le Ministère de la culture n'a pas fait connaître les célébrations à l'étranger, et nous ne savions pas comment elles s'étaient passées. Il n'y avait aucune information. Et si tu ne m'avais pas raconté la célébration à Paris, je n'aurais rien su.

10. H. B. : A partir de ce centenaire, y a-t-il eu d'autres activités qui ont mis en valeur l'œuvre de ton père ? Et / ou même les souvenirs de ses apports à la littérature bulgare et mondiale ? Je

rappelle qu'il a traduit avec un réel bonheur des grands poètes, romanciers et penseurs français, russes, allemands, espagnols... et l'américaine Emily Dickinson (sans doute, l'une de mes poètes préférés de la littérature américaine).

M. D. : Mon père aimait les œuvres des poètes qu'il avait traduits et faisait un choix des poèmes préférés. Il traduisait avec son ami Alexandre Mouratov surtout la poésie de la littérature espagnole. Ensemble, ils ont traduit également 40 fables de La Fontaine, choisies par Daltchev. Je me rappelle que mon père disait que c'est le plus grand poète de la France et que dans sa poésie il y a tout. Daltchev a traduit de la littérature française des poèmes de : Victor Hugo, d'Auguste Barbier, de Baudelaire, de José-Maria de Heredia, Paul Claudel, Marceline Desbordes-Valmore, Max Jacob, Jules Supervielle, Paul Eluard, Louis Aragon. Il a traduit aussi le poète haïtien René Depestre. Il est intéressant que sa dernière traduction fût du français le « *Sonnet postum* » de Pierre de Ronsard.

Avec beaucoup d'intérêt, il a traduit environ 30 poèmes du grand poète national hongrois Shandor Petefi, des poèmes du grand poète grec, prix Nobel, Konstantinos Kavafis et de la grande américaine Emily Dickinson. Avec un autre ami Tchilo Chichemanov ils ont traduit et édités des recueils de poèmes de Goethe et de Friedrich Holderlin. De l'allemand, ils ont traduit également des poètes autrichiens.

Le dernier recueil avant le décès de Daltchev, qu'il n'a pas pu voir édité, c'était *l'Anthologie de la poésie espagnole*. Elle représentait le panorama de la vieille et de la nouvelle poésie espagnole. Les deux traducteurs ont rédigé et participé à *l'Anthologie de la poésie belge* et à une autre Anthologie, celle des poètes du monde entier, sur la thématique de la mer. Leur travail commun dans le domaine de la traduction comprenait aussi des poètes de la Pologne, de la Roumanie, de la République tchèque et de la Russie.

En voici deux fragments sur la traduction poétique : N 56 et N 4.

Pour voir si une traduction est artistique, il n'est pas nécessaire de la comparer avec l'original, de même qu'il n'est pas nécessaire pour apprécier un portrait de connaître le modèle. La marque de l'art dans une traduction se trouve dans sa propre valeur ; elle nous satisfait par elle-même, alors que la traduction sans art nous fait toujours sentir l'absence de l'original.

La traduction littéraire me fait penser à une fenêtre dans laquelle les images de la rue se mêlent aux reflets des objets qui sont dans la chambre. C'est l'œuvre du traducteur aussi bien que celle de l'auteur.

11. H. B. : L'histoire littéraire reconnaît qu'il a introduit cette littérature mondiale en Bulgarie. Cela témoigne de son ouverture d'esprit et de son amour d'échanges et de dialogues entre les cultures les plus diversifiées. C'est ainsi qu'il a marqué l'Histoire littéraire bien avant son temps en ce que nous vivons aujourd'hui : les problèmes identitaires et ceux de l'altérité. En un mot, la Différence nécessitant la tolérance et la paix comme je l'avais écrit dans *Vers et l'Envers* totalement consacré à la Bulgarie. Peux-tu me parler de cet esprit avant-gardiste de ton père ? Et dans les deux domaines : la traduction et sa propre création ?

M. D. : Les traductions poétiques dont on vient de parler sont la preuve de l'intérêt d'Athanas Daltchev aux différentes cultures. Étudiant la philosophie, il met au centre de ses préoccupations l'homme, l'être humain et ce que les philosophes en disent. En plus la philosophie détermine une certaine discipline de la pensée : l'acquisition des liens de causes et de conséquences ainsi que des rapports logiques. C'est ainsi que grâce à cette discipline, on obtient des observations sur les motivations psychologiques. En traduisant, Daltchev cherche « *la sagesse vitale de tout individu* » car « *la vie est réelle, concrète et unique* ».

Chaque peuple, dit-il, a des mots dans sa langue intraduisibles à la langue des autres peuples. C'est parce que ces mêmes objets ou gestes n'existent pas dans une autre langue. Mais la vie des individus des autres peuples est la même, et la différence qui demande la tolérance et la paix est très intéressante à apprendre.

C'est ainsi que la traduction s'avère une nécessité dans la communication et la compréhension mutuelle.

Daltchev cherche toujours dans sa propre œuvre le commun et l'universel de chaque être humain.

Dans son poème « **Amour** » il a doté le pauvre portefaix de sentiments les plus profonds et sincères d'un homme qui aime, qui est amoureux.

Amour

*Au dessus du vieux marché rouge
le soleil couchant ressemblait à une tomate.
Et toujours aussi svelte, aussi jeune,
restait là le pauvre portefaix.*

*Le crépuscule du soir tombait déjà
sur ses yeux et ses sourcils,
mais ce soir non plus elle n'arrivait pas
la femme aux yeux verts.*

.....
*Rêvait-il ? Seul dans le monde
le portefaix restait là, amoureux.
Et les ténèbres effacèrent de son rude visage
jusqu'au dernier trait.*

(Traduction : V. IONOVA)

12. H. B. : Grâce à ta « traduction noire », j'ai pu adapter quelques-uns de ses poèmes en français et tu m'avais offert des recueils et montré un livre publié chez Seghers. J'ai donc pu apprécier les talents de ses observations minutieuses sur la vie quotidienne, ses positionnements sur l'existence et plus particulièrement la sienne. Peux-tu élaborer un peu ces deux axes de réflexions ?

M. D. : A cette question, c'est Daltchev lui-même qui peut répondre. Et je vais me servir de ses paroles qui ont été enregistrées en 1945-47 en réponse à une question pareille posée, à l'époque, par un jeune homme, admirateur de sa poésie. Daltchev n'a pas été prévenu de cet enregistrement et ne connaît pas ce texte littéral. Mais heureusement ces paroles du poète-

critique prises alors sans sa permission s'avèrent à présent un témoignage du point de vue critique sur sa propre œuvre.

*«Pour qu'un homme se mette à décrire quelque chose l'impression devrait être si forte qu'il ne le laisse en paix ». Daltchev donne en exemple le cas de Cézanne et de ses « **Joueurs aux cartes** ». « Ils devaient l'avoir impressionné tellement que, longtemps, le peintre ne pouvait se libérer de leur présence. Et l'artiste s'est vu obligé de les peindre. C'était la seule façon de libérer d'eux son esprit.*

On ne doit jamais écrire ce qu'on peut ne pas écrire. Sinon on n'est pas écrivain, mais auteur d'une composition. La différence n'est pas de quantité, mais de qualité, différence de catégorie.

Daltchev donne en exemple son poème « **Nuit de printemps** ». Il était contraint de passer des heures entières sous un large balcon à cause de la pluie torrentielle. La nuit il rêve de la pluie et du balcon et loin de penser au contenu de ce poème, il a pensé à la force de l'impression :

Dès que l'impression aura été si puissante elle devra s'exprimer. Et voici comment je ne pense pas à mes poèmes et ne vis pas avec l'intention d'écrire en vers poétiques un tel ou tel sujet. Les événements m'obsèdent et me dictent leur importance ». « Evidemment, l'homme qui possède l'habileté des rimes peut écrire chaque jour un poème. Mais ce sont des actes faits par la voie de la volonté. La poésie a la qualité d'être involontaire. Pourtant cet acte involontaire ne doit pas être vulgaire ou interprété intuitivement.

Certains poètes, comme Pouchkine, par exemple pouvaient garder pendant longtemps l'activité de son fond émotionnel. Dans la peinture ce problème est posé plus précisément. J'ai en vue l'esthétique de ce qu'on appelle « non finito » – inachevé. Le peintre laisse son tableau à l'étape où l'émotion a été épuisée, lorsqu'il n'a plus rien à dire. Mais justement, cet inachevé représente l'achèvement artistique. Bien sûr plusieurs peintres laissaient leurs tableaux tout simplement inachevés. Et cela se voyait. Leurs dessins n'étaient pas faits. Donc on imitait la sincérité des autres. Et c'était un crime face à la sincérité elle-même. Pour l'un c'était de la poésie et de la peinture – pour l'autre c'était l'imitation de la poésie et de la peinture.

13. H. B. : Je cite ces 4 vers ou plutôt le chute du poème *Diabolique* :

*Non, je n'accepte la compassion de personne.
Tout m'appartient puisque la mort m'appartient.
Je tirerai la langue au monde
Après m'être pendu à la fenêtre. Une nuit...*

Défi au monde avec un pessimisme enjoué ! Très beau, mais aussi tragique ! Peux-tu énumérer pourquoi cette attitude pessimiste ? Comment faisait-il pour s'en tirer et y inclure une note humoristique, d'ironie et de critique de soi ?

M. D. : Je vais citer de nouveau la réponse de mon père à la même question qui lui avait été posée dans l'enquête de 1945-47.

Le poème « Diabolique » est un poème central non seulement dans le cycle qui porte le titre « Destin », mais en un certain sens dans tout mon œuvre poétique. Le monde objectif, celui qui me surpasse est décrit sincèrement. Celui-ci c'est l'enfer. Ses cercles sont les mouvements des aiguilles de l'horloge.

L'existence-même est une épreuve. Certainement pour celui qui comprend la condition humaine : « des rires et des cris raisonnent, les cabarets et les bordels retentissent. »

Ma révolte et le non consentement avec le monde tel qu'il est, je les ai exprimés dans le couplet suivant :

*Pour assourdir en moi la tristesse
parfois je m'assieds à la fenêtre
et avec colère je lance sur les passants
la terre de vieux pots sans fleurs.*

Ici passe l'idée fondamentale que le monde est ce qu'il est, mais je suis libre de l'accepter ou de ne pas l'accepter. Et alors c'est mon triomphe.

Les quatre vers que tu cites dans ta question viennent après, et ce sont les derniers du poème.
Selon Daltchev

Dans ce couplet est montrée la frontière qui passe entre la vie consciente et la vie inconsciente, qui est une frontière fondamentale dans la vie. Celui qui existe consciencieusement, qui accepte la condition humaine et cherche sa liberté et autonomie humaine par rapport à son existence, il

est rejeté des gens qui ne veulent pas en être conscients...Tel est le sens et le contenu du « Diabolique ». Et c'est l'apparence du mal, d'où le titre du poème.

Lors de l'analyse de ce poème dans l'enquête, Daltchev achève de développer sa pensée :

L'homme est le produit de ce qu'on appelle la civilisation et tout l'humanisme s'avère un mensonge. C'est ça la vérité. Et la conscience doit avoir les forces de supporter cette vérité si elle ne veut pas perdre toute idée d'elle-même, des autres, du monde, de l'homme, des voies de la lutte spirituelle. La solution en est donnée par Pascal. L'homme est un roseau pensant. Le roseau meurt, mais il ne sait pas. L'homme, lui, il sait. C'est ça la différence. Et là c'est la dignité de la personne humaine. C'est la lutte de l'esprit contre un monde qui dans ses fondements lui est hostile et de là démoniaque, « diabolique ».

14. H. B. : Si mes souvenirs sont bons, tu m'avais dit que tu travaillais avec ta sœur Raïna sur les poèmes en prose de votre père. Peux-tu me révéler quelques aspects de ces travaux ? Et vos tentatives de les publier ?

M. D. : C'étaient nos tentatives de faire éditer en français ses « *Fragments* », traduits par cette même traductrice de ses poèmes – Mme Violette IONOVA. Mais nous n'y avons pas réussi.

Les œuvres en prose d'Athanas Daltchev, tout à fait comme ses poèmes sont peu nombreux, en tout 459. Ils paraissent encore moins nombreux répartis dans le temps de ses activités littéraires qui comprennent 55 ans. La prose de Daltchev complète son portrait d'artiste et donne une idée lucide de ses conceptions esthétiques. Ces œuvres n'appartiennent pas à un genre littéraire bien défini (conte, roman, pièce) et il est très difficile de les classer dans un genre défini. Parmi eux, à côté des articles critiques, il y a des fragments philosophiques, des impressions, des aphorismes, des extraits poétiques qui représentent des poèmes en prose.

Athanas Daltchev appelle ses extraits « notes » comme j'avais mentionné et sous cette dénomination il les publie dans la presse jusqu'à l'apparition de son livre « *Fragments* » en 1967. La première publication des « notes » apparaît en 1943. Ils apparaissent surtout dans la période 1934 - 1956 lorsqu'il n'a publié aucun poème. Pour cette période dans la presse périodique apparaissent 137 notes qui, par leur volume, représentent la moitié du livre « *Fragments* ». Cette

forme une fois trouvée et admise poursuit celle des poèmes de Daltchev pour la période suivante lorsqu'il retourne à la poésie. En tout cas, Daltchev se met à écrire ses notes à son âge mûr.

15. H. B. : Malgré tous les tracasseries, toutes les entraves et les difficultés, il a réussi à avoir des prix et finalement la reconnaissance. Peux-tu en indiquer les plus importants et nous dire ses sentiments de son vivant à la réception de ces prix ? Et vous, ses enfants, comment avez-vous réagi à ces distinctions ? Surtout à la nomination de l'UNESCO et du timbre commémoratif qui a été créé à son effigie ?

M. D. : En effet malgré tous les tracasseries, toutes les entraves et les difficultés, notre père a réussi à avoir des prix et de la déférence. En 1967 il a reçu la médaille du Conseil Suprême de l'Union Soviétique « Signe d'honneur » pour sa contribution à la popularisation de la littérature russe. Notre mère disait qu'il a traduit plus de 25.000 pages du russe. La médaille ne comprenait pas l'invitation en Russie, mais notre père était reconnaissant de cette distinction qui lui a été remise en Bulgarie.

En 1972 Athanas Daltchev a reçu le prix de l'Université de Vienne « Gottfried fon HERDER » qui lui a été octroyé pour la totalité de son œuvre littéraire et pour son « silence ». Mon père s'est réjoui beaucoup de ce prix disant que Dieu l'a aidé de faire à promener sa femme à l'étranger. Jusqu'alors leur vie commune était pleine de beaucoup de soucis : les défaites de la guerre et les bombardements, les soins pour élever les enfants, les difficultés de nourrir la famille nombreuse, le régime politique. Nous, les enfants, nous étions très heureux de la reconnaissance internationale de notre père, car Athanas Daltchev était le sixième Bulgare à qui ce prix a été décerné et le premier « Herder » littéraire.

A l'occasion de son 70^{ème} anniversaire en 1974 à Athanas Daltchev a été conféré le titre « **Artiste du peuple des arts et de la culture** » de la République Populaire de Bulgarie. C'était une forme de reconnaissance par laquelle l'État socialiste confère un grade à des personnes qui avaient une portée sociale.

Le 100^{ème} anniversaire de la naissance d'Athanas Daltchev a été noté dans le Calendrier culturel de l'UNESCO pour l'année 2004. Pour nous, ses enfants, c'était encore une reconnaissance internationale du poète et de l'écrivain Athanas Daltchev.

16. H. B. : J'ai laissé à la fin, la question formelle de sa poésie. Je sais qu'il a introduit l'imagisme et le symbolisme en littérature bulgare. D'autres mouvements sans doute que je ne connais pas. T'en a-t-il parlé ? Si oui, développe un peu ses idées pour nous. Et d'après toi qu'est-ce que cela a ajouté ou modifié dans son écriture poétique ?

M. D. : Les questions : Qui est Athanas Daltchev ? Quelle est son origine ? Quelles sont ses sources ? Il est influencé par qui ? A quel mouvement littéraire appartient-il ? Toujours des questions qui avaient ému beaucoup de critiques et des chercheurs littéraires. Mais Daltchev lui-même prétend, comme je l'ai cité plus haut, qu'il a étudié les philosophes et leur pensée, se sauvant de leur idéologie. La plupart des critiques littéraires considèrent que le poète est avant tout symboliste, ou comme l'a formulé un des critiques un « *symboliste caché* », car ses premiers essais littéraires sont faits sous l'influence du symbolisme. En effet, à son jeune âge il aimait les symbolistes bulgares surtout Yavorov.

David Samoylov, poète et critique russe note que Daltchev, encore très jeune, évite le symbolisme et en même temps ne s'éprend pas des courants littéraires modernes du début du siècle passé : le futurisme, le dadaïsme et le surréalisme. Pour les critiques, il a toujours été difficile de déterminer son appartenance à un courant littéraire. « Tout vrai poète adapte les conceptions artistiques à sa propre individualité et en profite selon son caractère et son talent » – écrit Samoylov. Il met en relief le réalisme dans l'œuvre de Daltchev citant un des fragments du poète N.209 « *Le réalisme est une notion plutôt éthique qu'esthétique. Il suppose la force de voir la vérité et l'audace de la dire* ».

Certes, il est toujours plus facile de classer un auteur dans les mouvements littéraires déjà établis. Daltchev analyse le plus exactement possible son œuvre. Il dit :

Moi, je n'ai pas de doctrine. L'homme conscient, spirituel est une plante prenant du sol les éléments qui lui sont nécessaires. Mais dans le sol il y a « tout » et pourtant la plante n'en prend que quelque chose. Je suis un homme indépendant.

Il définit très exactement sa vision de la place qu'il occupe dans le fragment N. 450 portant le titre - *Un poète privé* –

Dans ma poésie, je ne parle pas au nom de quelque génération, courant, couche sociale ou sexe. Je suis si on peut s'exprimer ainsi, un poète privé et je comprends l'inconvénient qui en découle dans une époque où tous s'efforcent de représenter quelqu'un.

Dans la préface de l'édition italienne de Daltchev, Sante Gracciotti de l'Institut des langues slaves de Naples déclare que : « *Daltchev est ouvert à toutes les voix de l'âme et du monde. Il est ouvert à l'appel de l'amour, ainsi qu'aux méditations sur la mort, à la nostalgie des choses, ainsi qu'à l'ironie et l'auto-ironie, à la prière et aussi au miracle.* » Son poème « **Rencontre à la gare** » (1962) sonne comme un crédo quand il s'adresse à l'éternité :

.....
*O Éternité ! Tu m'es étrangère !
 Dis-moi, que ferai-je seul
 dans tes hauteurs désertes ?
 Jamais dans l'infini
 je ne me sentirai chez moi
 et tout ce que j'ai se trouve
 sur cette petite terre pécheresse.*

Le poète s'adresse à l'éternité et à Dieu. Grâce à cet attachement total à la Terre, Daltchev a réussi à transformer le monde en une course mythique et une expérience par rapport aux choses en un pressentiment de réalité qui ne meurt pas. »

17. H. B. : Ton père avait un frère, grand sculpteur dont les œuvres sont exposées partout en Bulgarie et ailleurs, quelles sortes de relations avait-il avec ce frère très fameux et très en vue à l'époque où je t'ai rencontrée ?

Je te prie d'indiquer le côté affectif fraternel comme celui professionnel sur les arts et la poésie. Cette question historique est très importante, donc essaie de la développer adéquatement.

M. D. : Oui, mon oncle prof. Lubomir Daltchev, dont les œuvres étaient exposées partout en Bulgarie est de deux ans l'aîné de mon père. Il disait toujours que du point de vue réalisation artistique, c'est Athanas qui était son frère aîné, car pour les arts plastiques on doit exercer sa

main pour pouvoir créer. C'est ainsi que le sculpteur a fait tout d'abord ses études en peinture et c'est après qu'il s'est spécialisé à l'art de la sculpture à Rome et à Paris.

Dans les années 30, les deux frères ont séjourné ensemble à Rome et puis à Paris. Ils ont vécu ensemble l'esthétique des peintres occidentaux. Lubomir et Athanas ont la même préparation esthétique. Le sujet dans l'œuvre des deux frères, c'est l'Homme et sa destinée. Un exemple évident de ce lien spirituel entre les deux frères, c'est le fait qu'après le poème qu'Athanas a écrit « *A mon pays* », Lubomir Daltchev crée la sculpture « *Les soldats aveuglés de Samouil* ». La sculpture monumentale est exposée non loin de la cathédrale « Saint Alexandre Nevski » représentant justement les soldats aveuglés de roi Samouil qui meurt à la vue de ses soldats.

Très souvent le sculpteur crée des monuments dont le titre correspond à la réalité socialiste de l'époque. Mais dans la sculpture la dénomination n'a pas d'importance particulière, car elle vit dans le temps et l'espace par ses trois dimensions. C'est justement à cause de sa spécificité que la sculpture peut être examinée en dehors de la parole, de la dénomination. En effet, tout le pays est parsemé des monuments créés d'un des plus grands sculpteurs de la Bulgarie, Lubomir Daltchev, qui estimait sincèrement l'œuvre de son frère Athanas Daltchev.

18. H. B. : Le poète Athanas Daltchev a eu de son vivant des analyses critiques de ses écrits et de ses traductions. Peux-tu en citer quelques noms ainsi qu'un très bref condensé de leur positionnement ? Je suppose que les données ont changé après son décès et surtout après la chute du Mur de Berlin et du régime politique bulgare. Peux-tu décrire un peu ce changement que je suppose radical ?

M. D. : Il m'est très difficile de démontrer des analyses critiques sur l'œuvre d'Athanas Daltchev et leurs nombreux auteurs. Il serait peut-être intéressant de me servir de certaines données statistiques. Depuis l'apparition de mon père en tant que poète de 1926 à 1944 – la révolution socialiste – Daltchev jouit de pas plus que 2 ou 3 articles critiques positifs sur son œuvre. Son « silence » ainsi que celui de la critique littéraire s'avèrent une période tranquille pour son œuvre. A partir de 1965 jusqu'à sa mort en 1978 ont apparu beaucoup d'articles sur Daltchev. Les critiques ne pouvaient pas le nier, mais essayaient toujours de mettre en valeur ses particularités qui ne correspondaient pas à l'esthétique socialiste. Ils se trompaient assez souvent

dans leurs appréciations. Presque toujours de ces articles critiques sortaient quelques piques destinées à blesser le poète. Voilà pourquoi Daltchev préférait ses traductions poétiques des grands poètes du monde.

La chute du Mur de Berlin a apporté des changements dans l'esthétique de l'œuvre artistique. C'est ce qui a élargi l'horizon des critiques. Daltchev a été placé parmi les classiques bulgares qu'on étudie à l'enseignement secondaire et universitaire.

H. B. : Maria, je tiens à te remercier d'avoir pris le temps de répondre à mes questions. Tu t'es ouverte complètement et tu as réussi à donner une image profonde et sincère de ton père dans sa vie quotidienne et dans sa façon d'être et d'écrire. Et tu as bien fait de citer ce qu'il avait dit et des passages de ce qu'il avait écrit. Ces citations nous permettent de le voir et le revoir en trois dimensions, dans sa complétude vitale, illustrée par ses écrits et ses publications.



Hédi Bouraoui et Maria Daltcheva. 1986.



Reyna Ivanov, Hédi Bouraoui, et Maria Daltcheva. 1981



Maria Daltcheva et son frère Christo Daltchev.
juin 1979

ATHANAS DALTCHEV (1904–1978) POÈTE ET TRADUCTEUR BULGARE

Bibliographie par Maria Daltcheva

Athanas Daltchev naquit le 25 juin (12) 1904 à Thésalonique, second fils dans la famille de Christo Athanassov Daltchev de Koukouche (l'actuel Kilkis) et Victoria Matéeva Dimchova de Prilep. Son père Christo Daltchev (1872-1949) a fait le droit à l'Université d'Istanbul et plus tard a résidé à Thésalonique où il travaillait comme avocat et professeur au Lycée de garçons « Cyrille et Méthode ». En 1907 il est proposé par le groupe de Yané Sandanski comme député, représentant de la région de Sérès au Parlement turc, et à partir de 1908 à 1912 il habite Istanbul avec sa famille. A l'âge de 6 ans (en 1910) Athanas Daltchev est élève à l'école bulgare d'Istanbul. C'est le commencement de la Guerre balkanique. La famille revient à Thésalonique. En 1913 Christo Daltchev est contraint de suivre les armées bulgares en Bulgarie, sa mère et sa femme avec les cinq enfants : Lubomir, Athanas, Tzvétanka, Boris et Nadejda se rendent à Alexandroupolis (Dédéagatch). Quelques mois plus tard Christo Daltchev revient à Thésalonique, mais sa maison y est incendiée et il se voit obligé d'émigrer pour toujours à Sofia avec toute sa famille.

Les années de la fin de la Première guerre mondiale sont difficiles surtout pour les immigrés. Christo Daltchev n'a pas le droit de pratiquer sa profession d'avocat, en dépit de sa participation comme juriste dans certaines commissions de jurisprudence auprès de la Société des Nations. Plus tard il trouve du travail comme juriconsulte au Ministère de l'Agriculture auprès du Ministre Grigor Vassilev.

Athanas Daltchev a terminé, en 1922, le Premier Lycée de Garçons à Sofia, option « classique ». La même année il s'inscrit en philosophie à l'Université de Sofia. Il se met à écrire des poèmes même dans les années du Lycée. Il participe par ses poèmes au recueil poétique « *Pont* » qu'il ne reprend plus. Son premier recueil poétique « *Fenêtre* » paraît en 1926. L'année suivante, après avoir terminé ses études supérieures, il part pour quelques mois en Italie accompagné de son frère Lubomir qui, à ce moment-là, faisait des études de sculptures monumentales après avoir

terminé celles de la peinture à l'Académie des beaux arts à Sofia chez l'aquarelliste Nicolas Marinov. A Rome, Athanas étudie la langue italienne et suit des cours sur l'histoire de l'art.

En 1928 il publie un deuxième recueil poétique « *Poèmes* ». En automne, il part pour la France et au cours de l'année universitaire 1928/29 il suit des cours à l'Université de Paris. Il y revient en été de 1929 et publie son recueil « *Paris* » en 1930. En même temps, il est professeur de langue bulgare à l'Ecole secondaire N 13 et de 1933 à 1935 – Inspecteur des écoles primaires de Sofia. L'année 1935/36 il n'a pas de travail régulier.

Pendant l'été de 1936, il visite la France pour une deuxième fois. A Toulouse il s'avère malade de fièvre paludienne sans le savoir. Revenu à la santé, grâce aux soins d'un médecin français qui avait exercé sa fonction en Algérie, Athanas Daltchev s'inscrit dans un cours d'enseignants du français à l'étranger auprès de la Sorbonne. Avant son retour et avant de rentrer en Bulgarie, il fait le tour du littoral atlantique de la France.

L'automne de 1937 et au cours de l'année 1938 il se rend à Istanbul pour occuper le poste de professeur à l'école primaire en remplacement de Nicolas Fournadjiev qui lui avait suggéré cette idée. A cette époque, Fournadjiev était nommé responsable d'un Département au Ministère de l'Education Nationale. Pendant six mois, il a attendu, à Istanbul, la permission des pouvoirs turcs pour exercer cette profession. Pourtant le gouvernement turc renonce à l'autoriser de devenir professeur, probablement par le fait que son père avait été autrefois représentant des terres peuplées de Bulgares dans le cadre de l'Empire turc.

Depuis le début septembre 1938, il commence à travailler comme inspecteur dans l'Inspection des écoles de Sofia. En 1939 il épouse Anasstassia Antonova Hadjiathanassova (1918-1985), compagne irrévocable jusqu'à la fin de sa vie et mère de ses quatre enfants. En 1940 est né leur premier enfant Maria. L'année suivante – 1941 Athanas Daltchev est nommé Directeur de la Première école secondaire « Christo Botev » à Iutchbounar, Sofia. En 1943 est né son fils Christo. La même année apparaît le recueil poétique « *L'Ange de Chartres* » où sont réunis les trois premiers recueils à coté d'une dizaine de nouveaux poèmes.

Le premier bombardement de Sofia le 10 janvier 1944 trouve la famille A. Daltchev dans leur maison à la rue « Solounska » N5. Tous sont vivants par miracle et Athanas Daltchev avec sa femme et leurs deux enfants Maria et Christo sont obligés de se rendre en province, à Liaskovetz. Etant donné que l'immeuble qu'ils avaient habité est à demi détruit. Le 30 mars 1944 après un bombardement dévastateur sur Sofia, on comprend que le logement de Daltchev dans sa maison paternelle a été brûlée, y compris sa grande et riche bibliothèque.

Après le 9 septembre 1944, restée sans logement et sans ameublement, la famille d'Athanas Daltchev est hébergée par des parents de sa femme où, dans une petite pièce, ils ont habité pendant deux ans. En 1945 est né le troisième enfant, leur fille Victoria. A cette époque Daltchev est nommé au Ministère de l'Information et des Arts ayant en tête Dimo Kazassov. Depuis novembre 1944 jusqu'à la fin de 1947 Daltchev est chef du Département « Education sociale ». Pourtant la réorganisation du ministère le laisse sans travail jusqu'à l'année 1952.

En 1947 pressés par la crise de logement Athanas Daltchev et son frère Lubomir s'arrangent pour être logés dans des locaux de la maison presque détruite à la rue « Solounska » où s'installent les familles des deux frères. En 1950 est né le quatrième enfant des Daltchev – Rayna. Dans des conditions extrêmement difficiles, dans une pièce et une cuisine, la famille nombreuse des Daltchev vit jusqu'à 1964.

Dans la période entre 1947 et 1952 Athanas Daltchev assure la subsistance de sa famille et de sa mère en faisant des traductions. Sa femme l'aide dans son travail épuisant lui servant de dactylographe à laquelle il dicte les textes traduits et ensuite elle copie à plusieurs reprises les textes déjà corrigés par le traducteur avec des précisions.

C'est à peine en 1952 que Daltchev a un poste régulier. Il occupe la place du rédacteur dans la revue des adolescents « *Flambeau* » que le poète Radoi Raline cède à son profit. Pendant presque une année avec ses quatre enfants, il paye l'impôt du célibataire Raline jusqu'au 13 octobre 1953 quand il est officiellement nommé titulaire dans la revue. Il y reste jusqu'à sa retraite en 1964. Il continue de traduire. C'est dans la rédaction de la revue « *Flambeau* »

que commence le travail commun dans le domaine de la traduction poétique des deux poètes Athanas Daltchev – Alexandre Mouratov (rédacteur en chef de la revue). Ce travail en commun continue jusqu'à la fin de sa vie.

C'est à peine en 1965 que la poésie de Daltchev est rééditée après plus de 20 ans d'absence. Paraît le recueil « *Poèmes* » à la Maison d'édition « Bulgarski pissatel » sous la rédaction du critique Boris Deltchev. Le recueil comprend tous les poèmes de « *L'Ange de Chartres* » et deux nouveaux poèmes. En 1967 paraît le recueil de notes poétiques, critiques, philosophiques et autres sous le titre « *Fragments* » (Maison d'édition « Bulgarski pissatel », rédacteur Boris Deltchev). Les éditions suivantes de son œuvre avec de petits changements et suppléments sont : « *Poèmes* » - seconde édition (« Bulgarski pissatel » 1969) ; « *Balcon* » - choix de poèmes et fragments fait par le poète Radoi Raline, 1974 ; « Athanas Daltchev – *Poèmes, fragments pensées et impressions* », Bulgarski pissatel 1978, Série « Ecrivains bulgares » et c'était la dernière édition dont les feuilles d'impression ont été revues par le poète.

En 1978 l'année du décès du poète, paraît l'anthologie des poèmes traduits sous le titre « *Athanas Daltchev, Alexandre Mouratov* » - traductions en bulgare, édition « Narodna kultura » que Daltchev rédigeait encore en 1974. Cette anthologie attend longtemps dans la maison d'édition et il n'a pas réussi de la voir paraître.

Athanas Daltchev est décédé le 17 janvier 1978.

Après le décès du Poète, en 1980 paraît le livre « *Pages* », préparé par l'auteur et se trouvant sur la liste à la maison d'édition « Bulgarski pissatel ». Le livre contient des articles critiques des fragments littéraires et critiques, ainsi que des articles écrits sur des sujets différents. C'était les idées de l'auteur d'exposer ses pensées et ses impressions sur certains écrivains et représentants de la littérature contemporaine bulgare et étrangère. Malheureusement la longue liste qu'il prévoyait d'écrire reste non réalisée par l'auteur.

En 1972 lui a été décerné le prix de l'Université de Vienne « Gotfried fon Herder ». Le texte intégral du prix en bulgare a été publié pour la première fois le 9-15 mars 1992, page 2 au journal « Littératurène vestnik » et plus tard ce texte paraît dans le premier volume de l'édition « Zahari

Stoyanov » 2004 en quatre volumes. Daltchev est le sixième lauréat Herder après le folkloriste Christo Vakarelski, le traducteur Dimitar Statkov, le compositeur Pantcho Vladiguérov, le philosophe Tzéko Torbov et l'architecte Michail Sokolovski. Ce prix de prestige était l'un des prix internationaux de l'écrivain à côté des éditions en langue étrangère.

L'œuvre d'Athanas Daltchev est éditée dans des livres différents en français (poésie), en slovaque (poésie), en tchèque (poésie) en hongrois (poésie et fragments), en italien (poésie à côté de certains fragments) en finnois (poésie et fragments) en espagnol (poésie, éditée au Mexique). Daltchev est présenté encore en anglais, en turc, en chinois, en japonais, en arabe et en d'autres langues dans des éditions périodiques et dans des recueils de la poésie bulgare.

Son activité de traducteur Daltchev a toujours mis sur le même pied d'égalité que son œuvre personnelle. A son jeune âge, ses traductions sont avant tout de la prose, des critiques littéraires et artistiques, des articles philosophiques. Il a traduit du français les livres « *Vie des martyres* » de Georges Duhamel, « *Pensées* » de Blaise Pascal, présenté par François Mauriac, « *Essais* » de Michel de Montaigne, présenté par André Gide, « *Révolte des masses* » par José Ortéga y Gasset (en collaboration avec le grand écrivain Konstantine Konstantinov). Il a traduit « *La cousine Bette* » de Balzac, « *Le rouge et le noir* » et « *La chartreuse de Parme* » de Stendhal, « *Le Comte de Monte Christo* » d'Alexandre Dumas. Plus de 25000 pages sont ses traductions du russe pour lesquelles en 1967 il obtint le prix russe « Signe d'honneur » du Conseil Suprême de l'URSS pour son apport d'avoir popularisé la littérature russe et soviétique. La plupart de ses traductions poétiques sont faites pendant les années 60 et 70 et paraissent dans des éditions anthologiques différentes et dans la presse périodique. Une très grande partie de ces traductions notamment de l'espagnol, Athanas Daltchev les a créées en collaboration avec Alexandre Mouratov. Cette œuvre collective en collaboration présente en bulgare les plus grands poètes espagnols et latino-américains, ainsi que des poètes de différents pays.

Son intérêt pour la poésie mondiale ainsi que sa formation philosophique dirige Daltchev vers les représentants les plus typiques de la poésie en allemand : Goethe, Friedrich Hölderlin, Hofmannsthal, Rilke, Trakl et autres. Pour les traductions de l'allemand, Daltchev les réalisait avec le poète ingénieur Tchilo Chichmanov.

En 1984 à l'occasion du 80-ème anniversaire du poète apparaît l'édition de son œuvre en deux volumes « *Poésie* » et « *Prose* » à la Maison d'édition « Bulgarski pissatel ».

En 1990 est publié le livre avec des œuvres d'Athanas Daltchev « *Poèmes, Traductions, Miniatures* », Bulgarski pissatel, série « Bibliothèque de l'élève » sous le choix et la rédaction de Radoi Raline. Le même livre a été réédité par la Maison d'édition « PAN 96 » en 2002.

Pour son 90-ème anniversaire en 1995 a été élaboré encore une édition en un volume qui inclut tous ces fragments, y compris les fragments qui n'avaient pas été publiés de son vivant sous le titre « *Et le coeur finit par mourir* » - poèmes et fragments à la Maison d'édition « Christo Botev ». Le livre est publié avec les illustrations du professeur Lubomir Daltchev, faites à un âge avancé aux États-Unis. La deuxième édition du même livre a été réalisée en 1998 par la Maison d'édition « Zachari Stoyanov ».

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Athanas Daltchev a été préparée une édition jubilaire de ses œuvres en quatre volumes : *Poèmes, Fragments, Pages critiques, Traductions poétiques*. L'édition a été réalisée par « Zachari Stoyanov » en 2004. Le centième anniversaire du poète a été mentionné dans le Calendrier Culturel de l'UNESCO et a eu une reconnaissance internationale.

Sofia, Bulgarie, 4 août, 2016

POEMES

LE BALCON

Il est en fer et en pierre, ancien –
on en voit dans le monde entier –
ordinaire, mais muré :
un balcon sans aucune porte.

Qui sait quand et par qui consruit,
il est devenu, tout d'un coup, inutile –
mais pas pour tous : les oiseaux tranquillement
dans ses urnes boivent la pluie fraîche.

Et par quelque nuit de pluie,
son auvent complice prête abri,
après une longue et triste séparation,
à deux errants, et les unit.

Même en plein jour ne l'aperçoit pas
du passant l'œil distrait.
Les propriétaires eux-mêmes ignorent
que leur maison a un balcon.

1928

Traduction : Vilolette Ionova



SONNET METAPHYSIQUE

En vain tu maudis le sort cruel
et railles haineusement le pauvre corps,
âme, ta puissance et ta richesse
tu les dois pourtant à lui, le mortel.

Ne te plains pas absurdement que Dieu t'a enfermée

rebelle dans la chair sans joie –
 sans eux, les sens, tu ne pourrais
 sortir hors de toi, monade murée.

Tu domines dans le monde grâce aux sens
 et nourrie par eux tu crois et t'affermis, (croître)
 tandis que le corps docilement se défait pour toi.

Que lui donneras-tu en récompense ?
 Quand tu t'envoleras dans l'éclat et la gloire,
 ingrate, tu le laisseras ici.

1927

Traduction : Violette Ionova



PIERRE

Se flétrissent les hommes et les arbres ;
 Et tombent les jours et les nuits, comme les feuilles et la pluie ;
 Mais immuable en automne et en été,
 Tu demeures, Pierre, idem à toi-même !

Tu ne possèdes ni veines, ni nerfs
 Et tu n'as point notre triste chair.
 Jamais ne te rongent les remords
 Ni les vers par milliers.

Tu n'as point encore senti la soif
 par où commencent les malheurs :
 Jamais tu ne commets le péché; tu n'enfantes guère :
 Ton être n'est pas prêt de naître.

Ton corps est saint. Et est-ce pour cela
 Qu'aux lointains siècles flamboyants
 L'homme taillait ses dieux

dans le granit et le marbre ondoyant ?

De toi, pierre, jaillit la pourpre étincelle
 C'est ainsi qu'en toi, je retrouve la vérité
 Seul le mort porte éternité et sainteté
 Quant au vivant, il vit dans le péché.

1927

Traduction : Hédi Bouraoui



LES VIEILLES FILLES

Les mains se tendent lentement et le vieux rouet chante.
 Entre les doigts, secs et minces, passent les fils de soie
 comme des rayons à travers les branches sèches dans un jardin automnal désert
 Les vieilles filles, impassibles filent, assises en cercle.

Elles ne parlent pas, ne questionnent pas et, penchées, se taisent,
 tournent sans répit la roue et écoutent sa triste chanson, depuis l'aube, dans la chambre froide,
 couchées sur le vieux rouet, et voilà que déjà sur les vitres
 s'éteint le triste jour.

Oh, les vieilles filles tristes qui attendent le soir
 Pour enfin se reposer dans le sommeil et au matin, rafraîchies, recommencer !
 Elles ont ici une richesse c'est l'argent de leurs cheveux
 Et dans leurs cœurs - pots de fleurs – ne fleurit que le chagrin.

Les tristes vieilles filles que désirent-elles ? Quel espoir les appelle ?
 Devront-elles donc périr sans que la joie ne les visite ?
 Oh ! Les vieilles filles attendent qu'enfin arrive leur époux,
 Que le dernier époux arrive et coupe le fil.

1923

Traduction : Violette IONOVA



SOIR

J'erre seul dans la rue. Lentement
derrière les toits, rouge comme eux,
quelque part, à l'Occident, s'éteint le soir.
Et le regard fixé sur lui, je me souviens.
A cette heure il brûle aussi au-dessus de Naples.
Les plus hautes fenêtres des édifices,
allumées par lui, brillent avec éclat.
Le golf de Naples tout entier flamboie.
Comme l'herbe balancée par le vent
les vagues vertes ondulent sagement
et dans le port brulant, enfumé,
pareils à un troupeau rentrant le soir, mugissent
et lourdement s'en reviennent les bateaux.
Sur le quai, des gens aux vêtements colorés s'attardent
et, avec des bénédictions, font leurs adieux à ce jour
vécu si pleinement et sans souci –
mais moi je ne suis plus là.

A cette heure, il brûle aussi au dessus de Paris.
On ferme le Jardin de Luxembourg.
Une trompette lance un appel sonore, passionné,
et, comme pour y répondre, les ténèbres
descendent légèrement sur les blanches allées.
Une bande d'enfants marche derrière le gardien
et écoutent extasiés, dans une douce joie,
le chant enthousiaste du cuivre
et chacun d'eux désire être
plus près du trompettiste magicien.
De toutes les portes, largement ouvertes,
sortent des gens, gais et bruyants –
mais moi je ne suis plus parmi eux.

Pourquoi ne peut-on être à la fois
 ici et là – partout
 où puissante, infinie, palpite la vie ?
 Incessamment nous mourons et lentement disparaissions
 une fois de cet endroit, une fois de l'autre,
 jusqu'à nous disparaissions entièrement.

1930

Traduction : Violette Ionova



l'ANGE DE CHARTRES

Je ne sais ni ton rang, ni ton nom
 dans la hiérarchie des anges,
 mais je sais que dans la nuit tu m'as rouvert
 le chemin vers le monde.

Et aujourd'hui, sauvé, humblement, je te glorifie
 bel ange de Dieu, qui t'a arrêté
 à la cathédrale de Chartres
 sur le toit vert.

Tu sembles planer comme un oiseau
 au milieu des nuages et des vents
 et porter dans la main
 non pas le glaive et la mort, mais la bonne nouvelle.

Tu ne viens pas pour emporter des âmes,
 Tu viens pour bénir
 également tous : et l'homme
 et les herbes frêles.

Et voilà que le soleil brille : c'est le jour.
 Le ciel apaisé bleuit.
 Le monde resplendit et fleurit devant moi

comme un antique vitrail.

Avec fierté l'Ile-de-France déploie
 ses jupes remplies de gerbes
 et chaque arbre est la demeure
 d'une volée de joyeux sansonnets.
 Je vais le long des vieilles murailles
 et des ponts de la ville
 où l'eau verdoyante exhale
 des reflets comme des vapeurs

Et où je m'arrête, je te vois toujours ainsi
 sur la toiture de l'église :
 descendant des hauteurs bleues,
 tendant une main qui bénit.

1937

Traduction : Violette Ionova



EPITAPHE

Tous ceux qui sont tombés pour la liberté
 N'importe où dans le monde
 Sont nos frères
 par le sang versé de nouveau
 Seulement par le sang

1956

Traduction : Hédi Bouraoui



SILENCE

A Dim.Svetline

Je me suis tu pendant des années,
le crâne ravagé de pensées,
et aujourd'hui je sors
de ce silence comme d'une tombe.

Mon esprit est encore hanté
par le néant sans nom
des jours et des nuits écoulés,
indiscernables de la mort.

Et paralysées par l'angoisse
quoique libres maintenant
les pensées ne peuvent encore
s'envoler de la cage.

Comme un homme qui se relève de maladie,
mon vers marche à peine,
mais de colère impuissante, d'étrange douleur
sont pleines mes paroles.

Et elles sont brèves comme les graffiti
que dans un transport impétueux
le condamné écrit sur le mur
avant de partir pour l'exécution.

1964

Traduction : Violette IONOVA



RENCONTRE A LA GARE

A Alexandre Mouratov

Seul, je suis allé à la gare

pour prendre un train sur le départ
Et dans la plaine étendue qu'enveloppent
les ténèbres ils m'ont surpris.

Le calme régnait. Faible le vent
du soir m'atteignait parfois :
Au loin les grenouilles se faisaient entendre
Et légèrement une pompe grinçait.

Dans ces ténèbres, mes pensées étaient ailleurs –
Je ne connaissais pas l'éternité
qui vint d'elle-même s'installer près de moi
pendant que j'attendais le train.

Elle ouvrit ses abîmes bouillonnants
Et belle et puissante elle jeta
des grappes stellaires
dans leur nuit profonde.

Ainsi elle me conquiert comme une ivresse
Et dans mon sang, je sentis
des espaces interstellaires
un froid qui anéantit.

Alors, haletant, je lui dis :
- Oh, tu m'es étrangère, éternité !
Seul, dis-moi, que ferai-je
Dans tes hauteurs désertées ?

Dans l'infini, je ne pourrai jamais
me sentir à l'aise
car tout ce que j'ai se trouve
sur cette petite terre de péchés

Ici sur cette terre l'on pense à moi
seulement ici à cette heure
Réunis autour d'une lampe
ils attendent que je revienne.

Ne m'en veux pas, si à tes étoiles
 A leurs feux brillants dans la nuit
 Je m'apprête à préférer
 la faible lueur d'une fenêtre.

1962

Traduction : Hédi Bouraoui



QUELQUE PART EN RUSSIE

Après avoir longtemps roulé
 le train s'arrête enfin. Une gare.
 Tranquillement au-dessus des terres russes
 le jour écoulé s'éteint.

Devant mes yeux sur l'énorme pont au-dessus de la ligne
 un jeune homme et une jeune fille s'embrassent.
 Très haut dans le ciel
 je vois leurs silhouettes.

Un homme enfourche son vélo
 et part dans le crépuscule.
 Egaré, un gosse pâle,
 seul dans la foule pleure.

Mais le wagon grince tristement.
 Le quai se retire.
 Le train se précipite de nouveau.
 La gare disparaît dans les ténèbres.

Ainsi je ne saurai jamais
 pour où est parti le cycliste,
 et si à la fin il est arrivé,
 là où il voulait ;

ni si la jeune fille accompagnait à son départ
 ou bien accueillait à son arrivée le jeune homme ;
 ni si dans la foule
 l'enfant a retrouvé sa mère

Nous ne nous reverrons plus.
 Nous nous sommes croisés et éloignés à jamais.
 L'homme ne traverse-t-il pas le monde
 comme un éternel étranger ?

1965

Traduction : Violette IONOVA



L'HOTE

Le rêve est la seule porte par où
 Transitent les morts chez les vivants.
 Tu entres et lentement près de moi tu t'installes
 Alors de la main gauche je cache l'alliance.
 Mais tu vois tout, assise le sourire aux lèvres.
 Non, non. Tu et l'autre ne nous séparent pas
 Restons de nouveau ensemble, parlons
 Ah, quelle tristesse ! Ah, quelle douceur !
 Soudain, aux aguets, le dehors t'attire, tu te lèves
 Et silencieuse tu marches comme dans les nuits passées.

Je te prie jour, Reste
 Ne me réveille pas encore !

1974

Traduction : Hédi Bouraoui



LE PEINTRE ET LE VENT

A Ivan Siméonov

Pour le peintre, il fallait peindre le vent
Capter les feuilles qui s'envolaient follement
De l'arbre jauni
Etincelles d'un feu qui illumine

Il voulait peindre le vent
Le peindre comme l'herbe ondoyante
Qui scintille
Dans les prés
Il fallait peindre le vent
Le peindre en nuages qui fuient
Dans la discorde
Panique au sein du ciel

Il voulait peindre le vent
Mais il voyait que de ses mains
Il sortait autrement.

1977

Traduction : Hédi Bouraoui



FRAGMENTS

J'aime l'art qui ne fuit pas la réalité, mais la conquiert, assimile les choses et les manifestations et en extrait, comme d'une mine, le monde harmonieux des images.

La poésie naît non pas quand nous le voulons, mais quand elle le veut. Elle ressemble souvent à un mot oublié, mais qui ne nous vient aux lèvres que quand nous avons cessé de le chercher.

Le sens logique d'une oeuvre poétique est comme un cordonnet qui par lui-même n'a aucune valeur, mais relie les grains d'un collier précieux.

Un écrivain se distingue aussi par ce qu'il ne se permet pas d'écrire.

La célébrité apporte avec elle des chaînes : dépendance des lecteurs, de la critique ; même dépendance de ta propre oeuvre précédente.

Je voudrais écrire chaque fois comme si je commençais la première fois.

L'essai est un amalgame de poésie et de philosophie dans lequel la pensée est la base, et l'image – seulement un moyen ou un motif ; c'est une poésie surmontée et par conséquent perdue.

Pour le combattant l'heure la plus pénible est celle de sa victoire.

A quarante ans on est plus vieux qu'à soixante.

Gide s'étonne à un endroit que Montaigne parle de la vieillesse déjà à l'âge de quarante ans.

Selon moi, cela est tout à fait explicable. Nous vivons les épreuves le plus douloureusement lors d'un changement. Plus fort que le froid de l'hiver nous sentons le premier souffle de l'automne qui fait tomber les feuilles des arbres.

Je croirais à l'immortalité, si la vieillesse n'existait pas. Ce graduel dépérissement de l'âme comme du corps ne laisse, il me semble, aucun espoir d'une autre vie. Quelle continuation l'homme pourrait-il attendre quand il voit que tout finit ici ?

Dans mon enfance, à l'angle de la rue en face de notre maison, il y avait un réverbère. Il ne brillait pas le soir quand rayonnaient les autres réverbères, mais subitement s'allumait, parfois en plein jour, si, par hasard, quelqu'un s'appuyait sur lui ou si une charrette le heurtait en passant. Les grandes personnes disaient qu'il était endommagé. Mais nous, les enfants, ce réverbère nous intriguait et nous occupait beaucoup – il nous semblait plus intéressant que les autres.

Voilà, me disais-je, mon esprit ressemble à ce réverbère. Incapable d'un travail de longue haleine et systématique, il travaille par intermittences sous le heurt d'impressions extérieures et s'arrête juste au moment où on lui pose quelque tâche. Je sais que les personnes sages ne l'approuvent pas. Mais ses caprices et ses flamboiements plairont, peut-être, à quelques-uns de ceux qui ont conservé leur regard d'enfant, sur les choses singulières.

Le bavardage, de même que la débauche, ravage l'âme.

Quand tu arrives à un certain âge, tu commences à comprendre que la vieillesse est en réalité une continuelle perte. Tu perds non seulement tes dents, tes cheveux, l'éclat de tes yeux, mais toutes les forces et richesses de ton âme : les capacités, les attachements, les souvenirs, les sentiments, même les désirs. L'une après l'autre, tombent, coupées, les cordes qui te liaient à la terre, et l'esprit, presque libéré, frissonne de sa propre légèreté.

Le talent est le phénomène plus souvent rencontré que le caractère.

Le miracle n'existe pas pour l'autre personne. Un instant après qu'il s'est produit, il cesse d'exister aussi pour celui qui l'a désiré et attendu. La main tendue se cache et celui qui a été sauvé, qui avant peu avait poussé un cri d'appel désespéré, voit comment l'intervention surnaturelle se perd dans l'infini réseau des hasards, transformée dans une maille de celui-ci. Uniquement Dieu fait du bien en cachette.

Avec une balle on peut tuer un homme mais pas un idéal. Pour anéantir un idéal il y a un seul moyen : le laisser se réaliser.

L'écrivain

Il habite avec sa famille, qui compte six membres, dans une seule pièce et une cuisine, il n'y a pas de place pour son travail d'écrivain. Le soir, il attend que les enfants soient couchés, que sa femme ait quitté la cuisine et alors il s'y retire. Il allume la lampe, nettoie la table des miettes, pose les feuilles et l'encre et s'assoit pour écrire. Réveillées par la lumière, les mouches, courroucées, volent tout autour. Au-dessus de sa tête se croisent les cordes de la lessive ; leurs ombres, grossies, pendent le long des murs et sur elles rampent quelques énormes insectes. Mais lui, il ne les remarque pas. Fixés dans le désert blanc de la feuille ses yeux saisissent d'autres visions.

Celui qui souffre d'insomnie s'assoupit pendant toute la journée, mais dès qu'il se couche il sent le sommeil lui échapper. Moi je suis sans cesse attaqué par des pensées, mais dès que je prends la plume, elles se dispersent. Oh, insomnie de ma pensée !

Celui qui a une famille doit renoncer à sa fierté.

L'oeuvre du créateur doit être désintéressée. C'est pourquoi toute gloire véritable est posthume.

La sobriété dans la littérature est une vertu.

On juge du niveau d'une culture non pas par la poésie, mais par la critique. Les peuples primitifs ont, eux aussi, une grande poésie.

Celui qui cherche la perfection est condamné à ne rien créer que des fragments.

Pour les poètes, le mot est non seulement une signification, mais aussi une combinaison spéciale de sons ; il a une longueur spéciale, un poids spécial, présente une couleur spéciale, exhale une atmosphère spéciale. C'est pourquoi pour les poètes il n'existe pas de synonymes ; chaque mot est irremplaçable. Celui qui n'a pas ce sens, si vous voulez ce rapport matériel avec le mot, celui-là n'est pas un poète.

Le rythme n'est pas du tout ce schéma que nous nommons « pied ». Le profond rythme intérieur d'une oeuvre vient de la lutte entre le contenu et la forme, de la contradiction entre les deux, dont l'un attaque et l'autre résiste. Et il me plaît que le contenu fasse éclater la forme, comme une grenade. Le coulant et l'impeccabilité m'ont toujours été suspects.

Dans le combat, le plus souvent vainct non pas le plus fort mais le plus cruel, le plus sans coeur.

Le roi Saùl

Quelqu'un a-t-il réfléchi sur l'âme, abandonnée de la grâce, quelque nom que nous donnions aujourd'hui à cette grâce – amour ou vocation ? Le fond de la mer d'où s'est retirée l'eau n'a pas un aspect aussi sinistre. Le désert est moins vide.

Personne ne se réalise entièrement

La vie de chaque homme est en fin de compte un échec.

Un jour l'homme comprendra

Un jour après avoir visité la Lune, l'homme visitera aussi d'autres planètes. Il verra alors comme la terre était belle et comprendra qu'il a habité dans le paradis, mais qu'il n'a pas su cela, ne l'a pas apprécié.

La sincérité et l'amitié

L'amitié se mesure avec la sincérité qu'elle peut endurer.

Le sort du méconnu

Ce qui a atteint le succès a pour lui le respect des contemporains et les faveurs du présent. Comme cela est dit dans l'Évangile il a déjà reçu sa récompense. Mais ce qui est encore méconnu a un meilleur sort : son avenir.

La longue patience de l'espoir

La douleur veut passer plus vite. La jouissance est elle, aussi, impatiente. Seul l'espoir est constant, il franchit même la mort.

La vie

La vie est comme une allumette : tu jettes un coup d'oeil pour voir où tu es, et elle s'éteint.

EXTRAITS DE CRITIQUE SUR L'ŒUVRE D'ATHANAS DALTCHEV

Prof. Dr Konstantine Galabov

« Athanas Daltchev diffère nettement de tous nos poètes – sa poésie a sa propre physionomie, on la reconnaît tout de suite et n'irait pas se tromper avec la poésie des autres.

.....

En général sa pensée philosophique-mystique est toujours liée à l'image et cette qualité définit sa portée artistique. C'est une « pensée imagée » qui agit sur notre pensée autant qu'à notre imagination. »

Fragments critiques, Journal « Iztok » N55,
5 février 1927

Prof. D-r Konstantine Galabov (1892-1980) – scientifique bulgare, philologue, écrivain et publiciste. Auteur de recherches linguistiques, de critiques et d'essais, auteur de poèmes et de contes, de nouvelles, roman humoriste, mémoires. Il est aussi professeur d'Université et rédacteur.

Prof. Rosalia Likova

« De son vivant Daltchev a été inculpé de poète sans traditions. Très peu sont pourtant les créateurs qui vivent les changements de l'époque comme Daltchev. Lui, par contre, a influencé profondément les poètes des années 40, surtout dans leur retour au sensoriel, au concret et au quotidien. Il inspire leur poésie intellectuelle d'humour, du jeu, de l'ironie et d'auto-ironie chez Valéri Petrov (1920-2014), leurs rapports entre le momentané et l'éternel dans les tendances philosophiques d'Alexandre Guérov (1919-1997), dans l'entretien intime avec les objets et le rêve du « jour le plus long » chez Radoy Raline (1923-2004). La véritable ironie du sectarisme se voit clairement dans les nouvelles recherches de la poésie des jeunes au cours des deux dernières décennies. »

Extrait de l'article de l'oeuvre critique de
Rosalia Likova – « Vie littéraire entre les
deux guerres » volume Premier, 1995

Prof. Rosalia Likova (1922-2010) – critique littéraire, historienne, théoricienne et professeur d'Université.

Prof. Dr Svétlozar Igov

« Athanas Daltchev est non seulement un grand poète bulgare. Il est également un grand critique bulgare.

Il appartient à cette espèce de créateurs dans notre littérature dont l'importance est définie non seulement par leur parole artistique, mais également critique.

.....

Sans sousestimer aucunement ses fragments «moralistes » ou « lyriques » il me semble que les fragments « critiques » notamment possèdent la plus grande valeur littéraire et historique. Et cela non seulement car ils y expriment des jugements très importants qui, à l'époque, avaient la portée d'un programme critique (pour le mouvement artistique et symboliste d'après-guerre dans notre littérature) jugements qui sont devenus plus tard la base de la pensée littéraire et artistique dans la tradition bulgare. Par l'intermédiaire de ce corpus de fragments critiques – qui en fait avec ses articles critiques – n'est pas volumineux ; ici Athanas Daltchev s'exprime en tant que grand critique bulgare. »

L'article fait partie du recueil du professeur Svetlozar Igov « Chef-d-oeuvres bulgares », 1992

Prof. D-r Svétlozar Igov (né 1945) – scientifique bulgare, critique littéraire et historien, essayiste, poète, romancier et traducteur. Auteur de livres de recherches monographiques, d'articles et d'esquisses littéraires.

Guéorgui Markov

« Il était né poète dont la poésie était le véritable lien entre lui et la réalité. Dans années vingt et trente du XX-ème siècle, lorsque la poésie bulgare naviguait au ciel du symbolisme, Athanas Daltchev était le poète qui a retenu sa muse près de la terre, de la vie réelle et des gens. A la place des longs soupirs des âmes torturées par les auteurs, il nous a proposé un regard fixé sur la vérité de la vie. A la place des phrases pleines de sentiments pour l'amour des sentiments Daltchev nous a proposé de la sagesse et de la sensibilité. Les critiques qui, paraît-il, existent pour appeler les choses par ce qu'elles ne le sont pas, ont défini sa poésie comme « poésie objective » (des objets) sans voir que son objectivité était en fait sa fidélité à la vie.

.....

Athanas Daltchev était de la parenté de tous les grands poètes bulgares. Il adorait Botev au dessus de tous en raison de la force et de la vérité du sentiment, il avait trouvé dans la poésie de Yavorov « le doute et la pensée qui creuse sans cesse et ne peut s'arrêter sur rien ». Il s'extasiait de la richesse de la parole chez Vasov et ne pouvait s'imaginer la langue bulgare sans lui. Il s'inclinait devant le monolithe philosophique de Pentcho Slaveykov et considérait que Cyrille Christov n'avait pas d'égal dans la poésie des paysages et dans les balades.

.....

Athanas Daltchev lutte pour la sauvegarde de la beauté et la pureté de la langue bulgare. Il a mal supporté le persiflage du régime qui pour satisfaire sa grossièreté et son ignorance a introduit l'orthographe qui annulait son originalité séculaire.

.....

Fidèle aux traditions de la grande littérature bulgare Athanas Daltchev a passé toute sa vie dans un rapport étroit avec la poésie et la littérature mondiale. Il était un des meilleurs traducteurs que la Bulgarie n'ait jamais eu.

.....

Le monde autour Daltchev est ce qu'il est en effet. La beauté se trouve dans les choses elles-mêmes et dans les rapports entre elles. Il faut avoir les yeux pour voir. La communication de Daltchev avec le monde est dialogue lors duquel la sensibilité du poète ne déforme rien, sa pensée n'altère rien, sa philosophie n'enlaidit pas – comme si le poète et le monde se connaissaient très bien ».

« A la mémoire d'Athanas Daltchev »
(1978), recueil « Essais littéraires », éditions
« Bulgarski pissatel », Sofia 1990

« Dans les fragments se rapportant directement à la vie, Daltchev exprime ses pensées par des aphorismes laconiques. Dans ces courtes phrases il y a plus de sagesse et de dignité civique que dans la production annuelle de la littérature bulgare.

.....

A part l'actualité et la bienveillance civique, les fragments de Daltchev expriment son attitude vis-à-vis des aspects plus généraux de la vie. On pourrait accepter ou contester certaines de ses conclusions, mais on ne peut pas ne pas respecter la netteté de la pensée. Sans déclarations, sans faire du bruit Daltchev rejette cette présence insupportable, affreuse et lâche de « l'autocensure » qui déforme toute pensée actuelle en Bulgarie.

.....

C'est peu à dire que les « Fragments » d'Athanas Daltchev portent la force des révélations personnelles. Il me semble qu'avec eux le poète fasse sonner le diapason afin d'écouter clairement le ton principal pur de la pensée et de la sensibilité humaine, négligé par la réalité bulgare. Le ton qui devait faire taire les voix fausses. »

« Fragments » Athanas Daltchev, recueil
« Essais littéraires », éditions « Bulgarski
pissatel », Sofia 1990

Guéorgui Markov (1929-1978) – écrivain bulgare, scénariste de théâtre et de cinéma, plus tard publiciste et dissident, a vécu et a créé à l'époque du régime communiste en Bulgarie. Il termine sa vie par un assassinat lorsque le 7 septembre 1978 à Londres dans la rue il a été tué.

Université de Vienne
Conformément à la décision du Curatorium
Décerne le prix

GOTTFRIED- VON – HERDER

Mis à la disposition par la Fondation F. V. S.
(Friedrich von Schiller) à Hambourg
pour l'apport particulier dans l'entente pacifique
entre les peuples

à **M. ATHANAS DALTCHEV**
Sofia

Par son développement intérieur d'une portée particulière qui comprend les formes rigoureuses de la poésie et de la prose ainsi que par le silence du poète, il exerce une influence importante sur la parole artistique distinguée.

Il a vu « la nuit à travers lui-même » et dans son existence de Monade a réussi à faire un interstice pour que son regard de créateur puisse être à présent « partout où la vie bat puissamment et infiniment. »

Par sa personnalité il a donné au pays où il « a été simplement né » une impulsion morale qui portera son influence encore longtemps.

Son oeuvre est visiblement étroitement liée aux littératures européennes par ses traductions de haute valeur artistique.

Le présent diplôme est constitué le jour de la remise solennelle du prix.

Vienne, le 4 mai 1972

Recteur de l'Université

Président du Curatorium

Prof. Dr Tchavdar Dobrev

« Le plus étonnant c'est que Daltchev pénétrant les antinomies globales de l'existence humaine, créant les modèles magnifiques de la profonde connaissance artistique, réussit avec une certitude inimitable à établir l'union étroite entre le concret et le général, entre la théorie et le pratique, entre les idées et les réalités sociales. Sa philosophie, liée à « l'objectivité » des sentiments et des pensées est significative pour la vision du monde.

.....

Poète des méditations, des réflexes, poète contemplatif, porté aux analyses théoriques – analogues à la connaissance -- il peint le monde objectif, étranger à la mise à part aristocratique vis-à-vis de la masse humaine.

.....

Il est vrai que Daltchev, sculpteur des états objectifs et rationnels, est en même temps créateur du mystère métaphysique qui mène à la « rupture » avec le monde. Pourtant à côté des poèmes qui mettent en discussion les lourds problèmes existentiels du désespoir humain, le poète crée un des portraits les plus convaincants de l'ouvrier dans « Les hommes-sandwichs ».

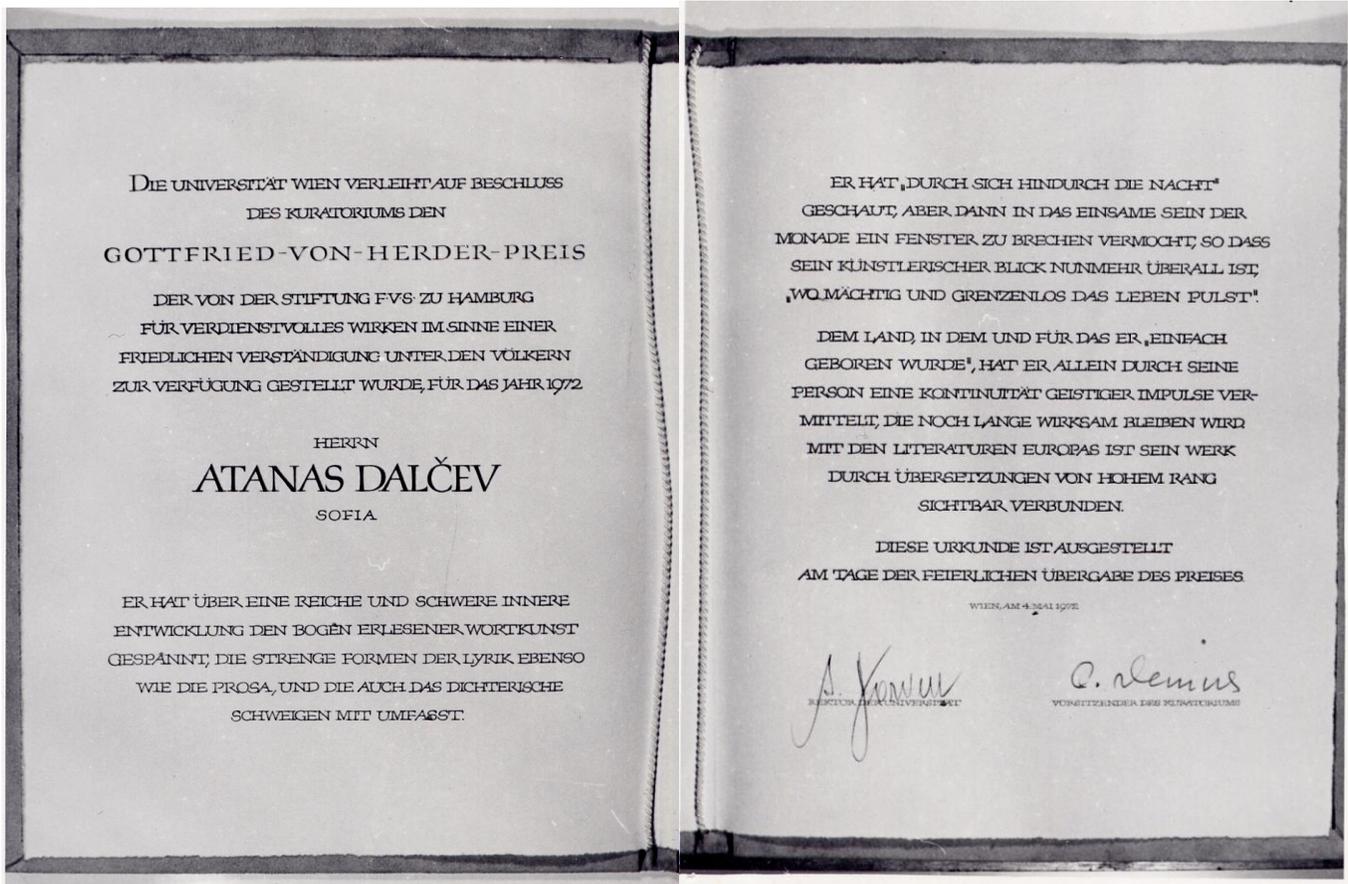
.....

Le poète est un éminent essayiste bulgare. Ses oeuvres philosophiques et critiques représentent une contribution à la culture bulgare : aphorismes, répliques, notes, sentences, réflexions, interprétations. Ses observations sur le caractère humain se trouvent aux fondements de l'existence. Ses réflexions concernent l'art et la beauté, la morale et le potentiel volitif de la personnalité. Toutes ces oeuvres dites prosaïques font partie des pénétrations les plus profondes de notre pensée artistique et par ses valeurs rivalisent avec les modèles des essais européens ».

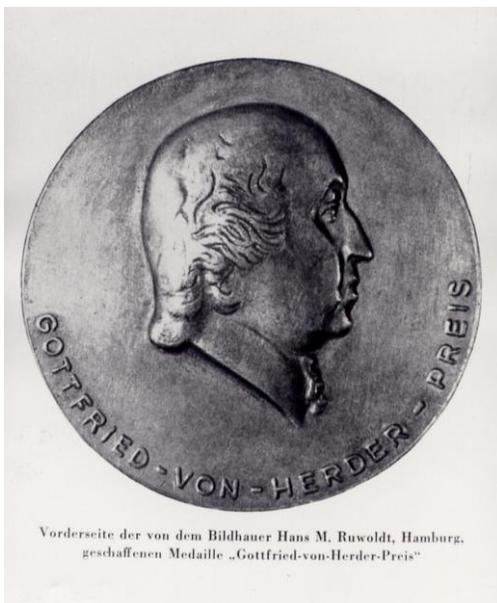
« L'Univers littéraire d'Athanas Daltchev »
Revue « Vezni », l'année XIV, N 9-10,
2004.

Prof. Dr Tchavdar Dobrev -(né 1933) - critique littéraire, critique théâtral, publiciste et homme publique, député à la 37-ème Assemblée Nationale en tant que représentant du Parti Socialiste Bulgare. Termine ses études supérieures à l'Université de Budapest. Il travaille de longues années à l'Institut de l'Histoire de l'art auprès de l'Académie Bulgare des Sciences.

PHOTOS : A. DALTCHEV ET LA FAMILLE



Prix de Herder (Johann Gottfried) discerné à Athanas Daltchev, texte.



Prix de Herder (Johann Gottfried)
discerné à Athanas Daltchev,
médaille.



Prix de Herder (Johann Gottfried)
discerné à Athanas Daltchev, texte et
médaille.



Remise du prix le 4 mai 1972 à l'Université de Vienne.



Portrait d'Athanas Daltchev, 1934.



Athanas Daltchev et son épouse Anastassia, 1939.



Athanas Daltchev et Anastassia Daltchéva, 1943.



Athanas Daltchev avec sa première fille Maria, 1943 (au fond on voit la maison des Daltchev avant les bombardements sur Sofia en 1944).



Les quatre enfants d'Athanas Daltchev : Maria, Rayna (dans les bras de Maria), Victoria, Christo, 1951.



Les enfants d'Athanas Daltchev, 1954.



Le cercle littéraire « Tireur », 1926-27, de gauche à droite Dimiter Pantéléev, inconnu, Athanas Daltchev, Pantcho Mihailov, Dimiter Ivanov, Svétoslav Minkov.

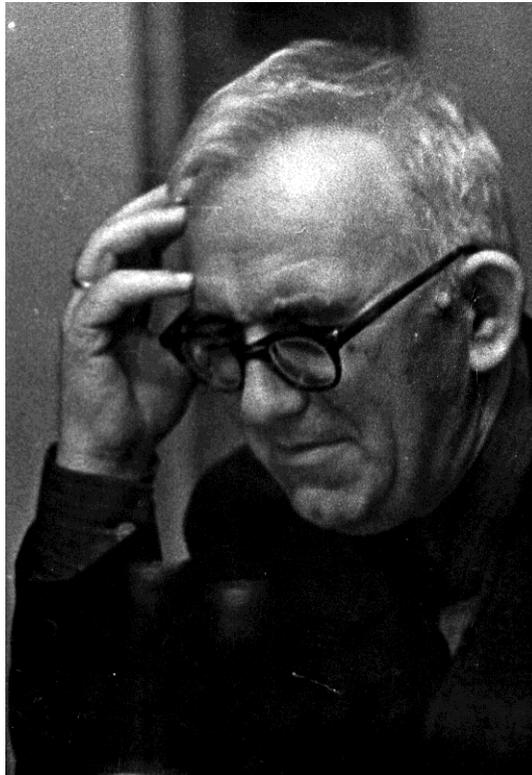


Photo artistiques d'Athanas Daltchev,
1967- 68.

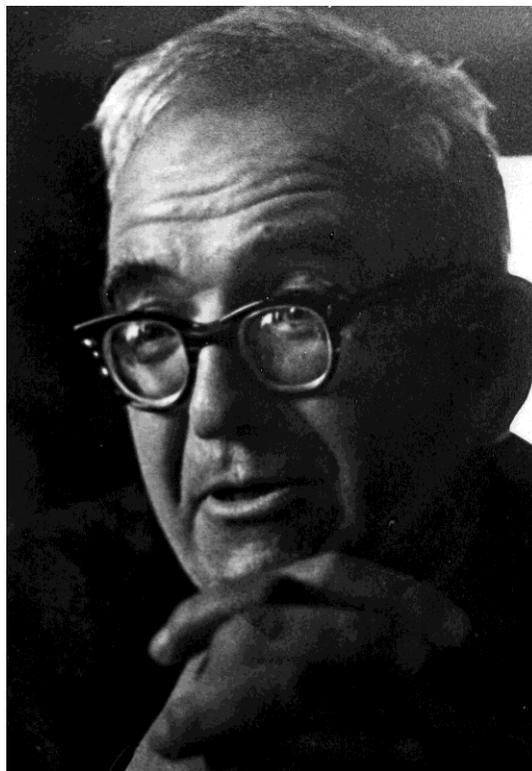


Photo artistiques d'Athanas Daltchev,
1967- 68.



Buste d'Athanas Daltchev, terre cuite, fait par son frère Lubomir Daltchev en 1978.



Athanas Daltchev et ses amis Alexandre Mouratov et Radoy Raline. Aux années 60.



Photo portraits à l'occasion de son 70-ème anniversaire, 1974.



Photo portraits à l'occasion de son 70-ème anniversaire, 1974.



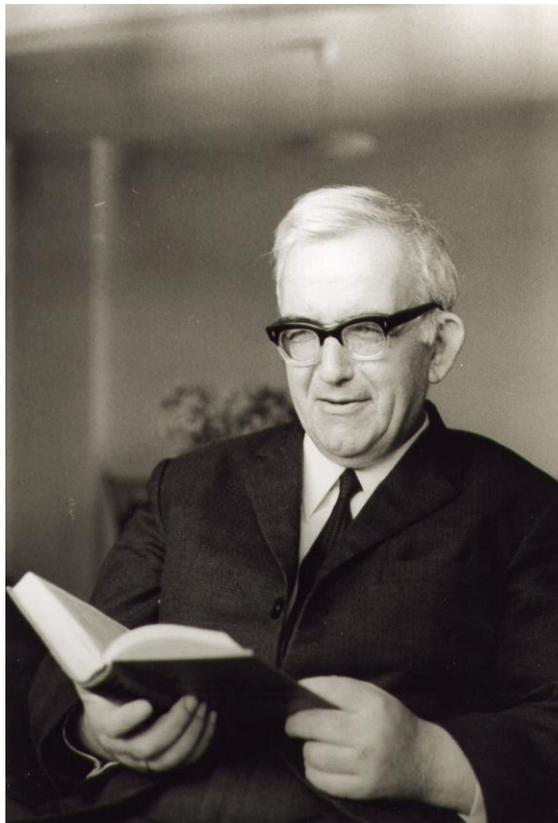
Photo portraits à l'occasion de son 70-ème anniversaire, 1974.



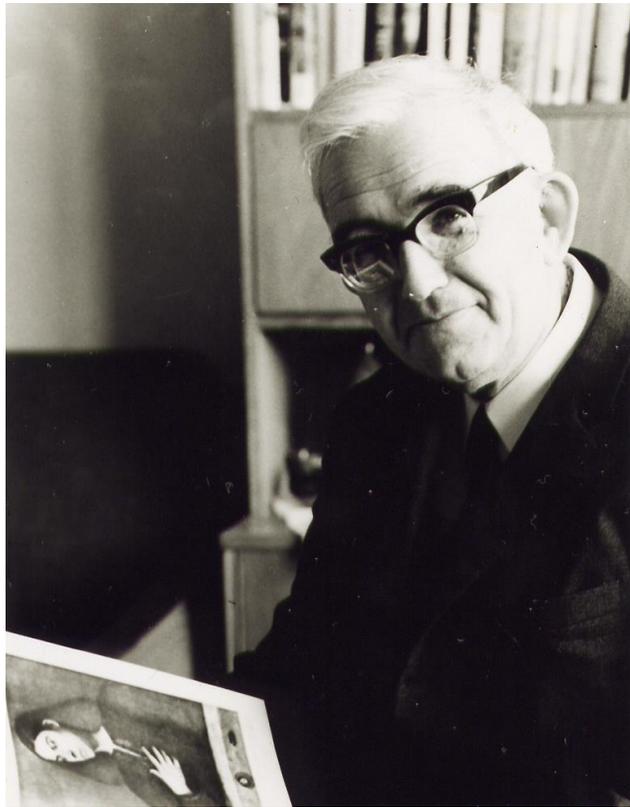
Photo portraits à l'occasion de son 70-ème anniversaire, 1974.



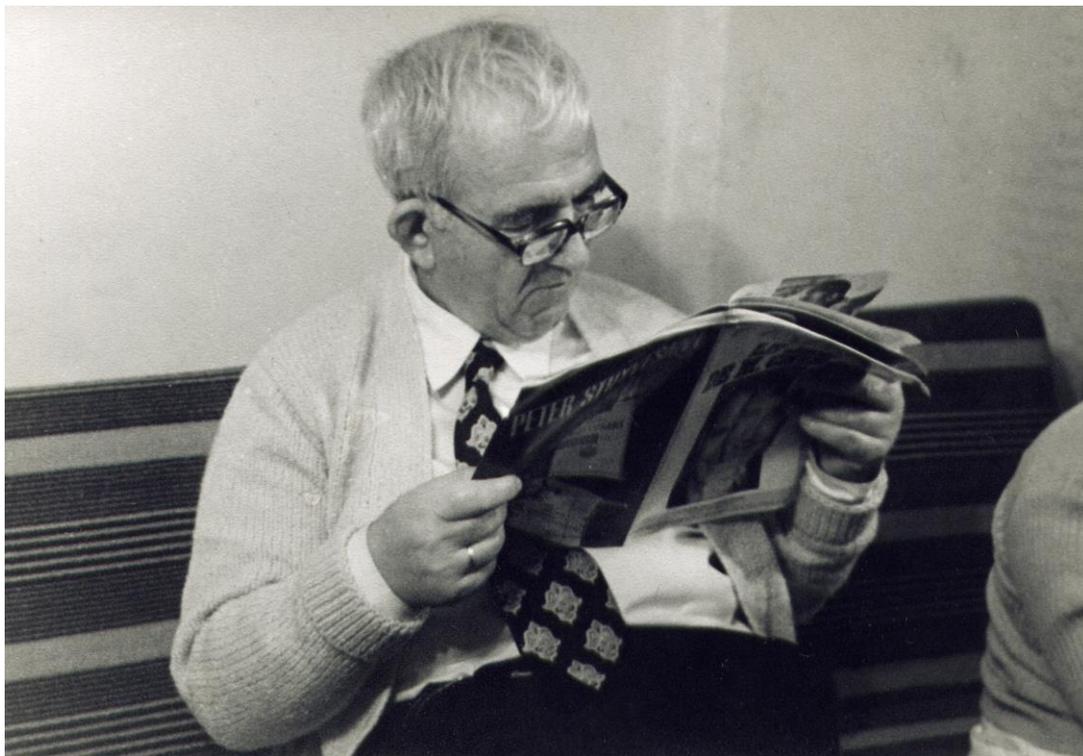
Athanas Daltchev avec son premier petit-fils Thodor, 1974.



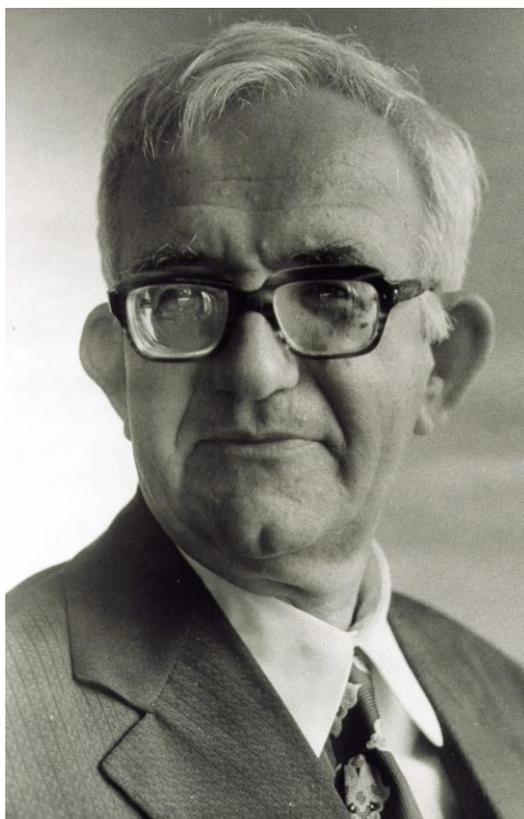
Athanas Daltchev à 65 ans, 1969.



Athanas Daltchev à 65 ans, 1969.



Athanas Daltchev en 1972-74.



Athanas Daltchev en 1972-74.



La revue « Art » - collège de rédaction – Athanas Daltchev est le premier à droite, 1952-1953.



Athanas Daltchev avec Alexandre Mouratov, Konstantine Konstantinov (écrivain) et Donka Konstantinova (peintre).

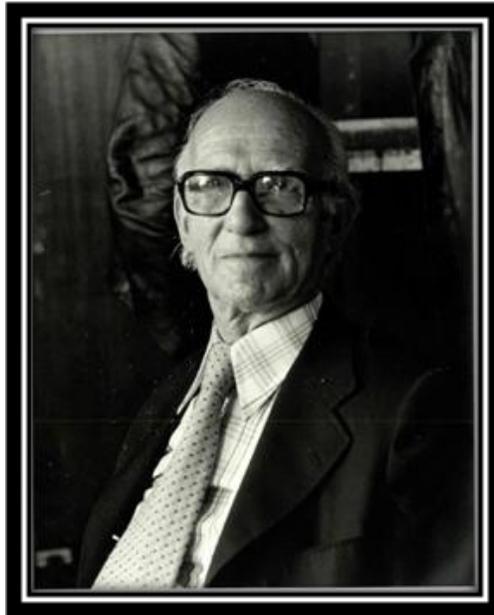


Athanas Daltchev avec le poète et le traducteur Valéry Pétrov aux années 1970.



Athanas Daltchev avec son amie et collaborateur Alexandre Mouratov, 1962.

DOSSIER D'ARTISTE :
Le Frère Sculpteur
Le Professeur Lubomir Daltchev



- ❖ Biographie
- ❖ Photos des sculptures

BIOGRAPHIE D'ARTISTE

Lubomir Christov Daltchev, sculpteur est né le 27 décembre 1902 à Thésalonique. En 1913, encore petit, il est contraint de quitter sa ville natale avec toute sa famille afin de se réfugier en Bulgarie. Le père, avocat et ex-représentant de la région de Sérès au Parlement turc (1908-1912) trouve asile à Sofia. Cette famille de réfugiés a trois fils doués :

Lubomir Daltchev, le

second – Athanas Daltchev, l'un des meilleurs poètes du pays et le troisième – Boris Daltchev, l'un de ses architecte de talent ». (D'après Nicolas Mavrodinov, critique d'art dans la monographie « Lubomir Daltchev »).

Le futur sculpteur fait ses études de peinture en 1926 à l'Académie des Beaux arts de Sofia auprès du grand peintre aquarelliste Nicolas Marinov. Il débute dans son activité artistique par quelques grandes peintures, exposant aux salons annuels d'art. Il met encore 7 ans pour terminer la sculpture à l'Académie royale des Beaux arts à Rome chez le professeur Luppi et fait sa spécialisation d'anatomie plastique à l'Académie des Beaux arts à Paris auprès du professeur André Mège.

De 1935 à 1937 Lubomir travaille comme lecteur d'anatomie plastique à l'Académie des Beaux arts de Sofia. En 1945, il est chargé de cours à l'Académie et à partir de 1955 il y devient professeur titulaire de sculpture monumentale. Après avoir créé la sculpture « Révolte » en 1960, jugée comme expression formaliste, il se voit obligé de quitter l'Académie.

Depuis 1934 son oeuvre est consacrée exclusivement à la sculpture. Elle est grande par sa quantité et sa variété, par les sujets traités et par les matières utilisées pour leur réalisation.

On peut distinguer deux périodes dans son oeuvre, celle avant 1960 et la seconde après. Ses premières oeuvres : « Mouvement », 1933 et « Toilette », 1934 obtiennent les prix de sculpture et sont achetées par la Galerie nationale des arts à Sofia. Suivent une série de portraits (bustes), environ 30, des nus, des figures décoratives. Les matériels sont : pierre, bronze, terre cuite, marbre, bois. Beaucoup d'elles se trouvent dans les parcs des grandes villes bulgares. Son oeuvre de la première période comprend la décoration de la Banque populaire de Sofia ainsi que la sculpture « Saint Nicolas » à l'entrée nord de la banque, les cartouches de l'Université de Sofia « Saint Clément d'Ochride, la décoration de sculptures du Palais de Justice à la ville de Roussé, la fontaine de Roussé, le théâtre d'été à la ville de Varna et beaucoup d'autres. L'oeuvre la plus grande de cette période c'est la décoration – les frises dans la salle verte au Palais de Justice à Sofia.

La deuxième période de l'oeuvre du professeur est une nouvelle période pour toute la sculpture bulgare et pour l'art monumental. La première de ses sculptures c'est « La révolte », 1960, représentant la figure d'un paysan dont l'état statique émane une tension intérieure. Cette sculpture a suscité la critique violente du « réalisme socialiste ».

Peu après les formes et les principes architectoniques dans la construction de cette figure s'imposent en traits caractéristiques pour la sculpture bulgare et prédominent dans toutes les expositions en Bulgarie.

Les oeuvres les plus connues pendant la deuxième période de Lubomir Daltchev sont : « Nicolas Kopernik », 1967(Varna), « Famille », 1968 (Sofia), « Orphée et Rhodope », 1970(Smoliane) et les cycles « Père », « Les enfants de Vietnam », « Silhouettes du passé » et surtout « La Fosse commune » (1970) à Plovdiv, œuvre extraordinaire ayant une frise de 100 mètres de sculptures. Suit le monument des Trois générations à Pérouchtitza (1975) se distinguant d'un nouveau traitement des compositions en relief. Les grandes silhouettes de symbole suivent parmi lesquelles « La Victoire » (1977) à la ville de Haskovo, celle de la « Liberté » à Tchervène briag et « La Bulgarie » -10 mètres à la Résidence gouvernementale de Boyana, Sofia.

Les compositions « Septembre » au champ de tir (actuellement dans le parc du Ministère des Affaires étrangères) et « Les soldats de Samouil (place « Alexandre Nevski », Sofia) sont des oeuvres qui représentent une analyse psychologique profonde du drame des événements.

En 1979 Lubomir Daltchev fait la petite plastique et prépare une exposition à Vienne. Il ne rentre plus en Bulgarie. À l'âge de 77 ans il quitte son atelier et sa maison et part pour les États-Unis. À Cleveland, l'état d'Ohio, il fait la sculpture de Makgahan, le journaliste américain qui avait accompagné les armées russes et les volontaires bulgares pendant la Guerre russe-turque de 1877-1878 (sculpture commandée par une fondation bulgaro-américaine, instituée au nom de Makgahan). En 1985 Daltchev quitte Cleveland et s'installe en Californie. À l'âge de 96 ans professeur Lubomir Daltchev cherche en vain ses 40 oeuvres laissées en Bulgarie et comme il l'a écrit « originales et non exposées ». Elles ont disparu ou sont détruites à côté des petites plastiques, peintures et esquisses, étant donné que sa maison et son atelier sont cambriolés.

Sculpteur éruptif et très fécond, Lubomir Daltchev est présent presque un siècle dans les arts plastiques bulgares. Il participe à la 23-ème exposition biennale à Venise, aux expositions à San Paolo, à Athènes, aux expositions socialistes, à Midelhaim en Belgique. Il organise des expositions individuelles en Hongrie à Budapest en 1963, en l'ex-Yougoslavie en 1964, en URSS en 1970-1971 (Moscou, Saint-Pétersbourg, Odessa, Baku).

Oeuvres à l'étranger :

A Rome, mosaïque de St.Cyrille Philosophe à son tombeau, 1929.

A Saint-Pétersbourg à l'Ermitage – « Petite fille », bois, cerisier sauvage, « Purgatoire », « Père », « Don Quichotte » (bronze).

A Moscou - « Saint Cyrille et Méthode » au Musée de Pouchkine.

Aux Musées de Moscou, Odessa, Kiev et Baku, à la disposition du Ministère de la culture de la Russie :) « Mère » (bois), « Père » (bois), « Révolte » (plâtre et plomb),

« Libération (bronze), « Agresseur » (bronze), « Ouvrière » (terre cuite),

« Blanchisseuse » (terre cuite) « Cueilleuse des herbes médicinales » (bronze),

« Fermière » (bronze) « Protestation » (pierre), « Tristesse » (pierre), « L'assise » (terre cuite) « Plantage du tabac » (terre cuite).

A Mauthausen, au camp de concentration en Autriche « l'Homme du camp ». Sa copie se trouve à la place « Alexandre Nevski » à Sofia exposée en plein air.

A Skopje, Macédoine, monument de Gotzé Deltchev.

Aux Musées de San Paolo, Skopje, Athènes dans des collections privées – petite plastique.

La Galerie nationale des beaux arts à Sofia a gardé deux tableaux du prof. Lubomir Daltchev – « Piéta » et « Autoportrait » (huiles) ; le reste des peintures, des croquis et esquisses de sa jeunesse ont brûlé à la maison des Daltchev lors des bombardements sur Sofia en 1944. Non seulement la capitale, mais toutes les grandes et petites villes du pays sont parsemées de ses sculptures. Aujourd'hui 6 sculptures se trouvent sur la place « Alexandre Nevski » (à droite de la cathédrale) et dans le jardin de Siméon (le jardin avec le monument de l'armée soviétique) les six statues en bronze, représentant des jeunes filles qui jouent sont presque polies des mains et des pieds des enfants qui jouent tout autour. Dans le jardin devant l'Université se trouve la statue de Saint Clément d'Ochride (1978), patron de l'Université de Sofia, l'un des dernières oeuvres de Lubomir Daltchev.

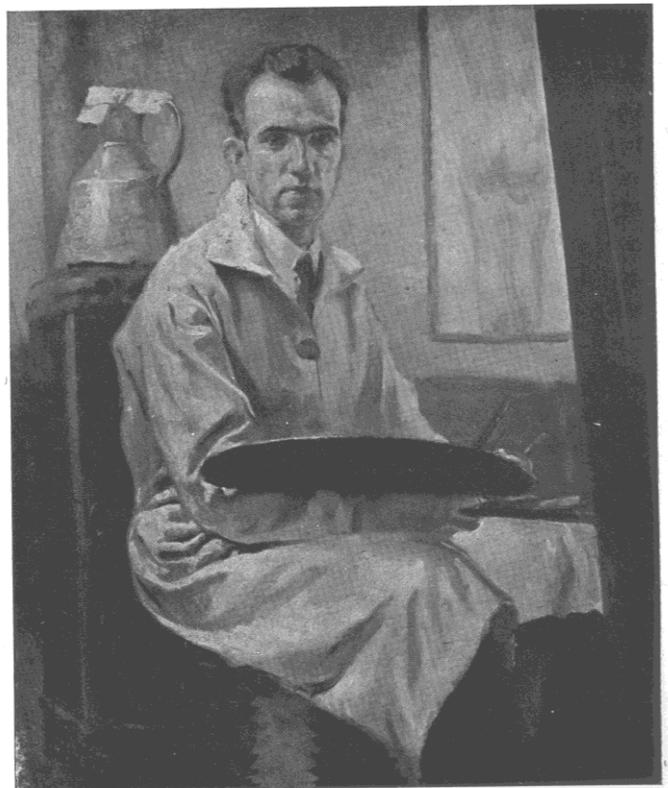
En 1978 sur la demande du Musée Georges Pompidou, Paris a présenté la biobibliographie du professeur Lubomir Daltchev.

Au début du mois de novembre 1998 par un décret promulgué par le Président de la République l'ordre « Stara Planina » a été décerné au Professeur Daltchev.

Lubomir Daltchev est décédé le 11 juillet 2002 à Sunny Valley, Californie quelques mois avant son centième anniversaire. Il est enterré dans le fameux complexe architectural « Cathédrale de cristal » à Garden Grow au sud de Los-Angeles.

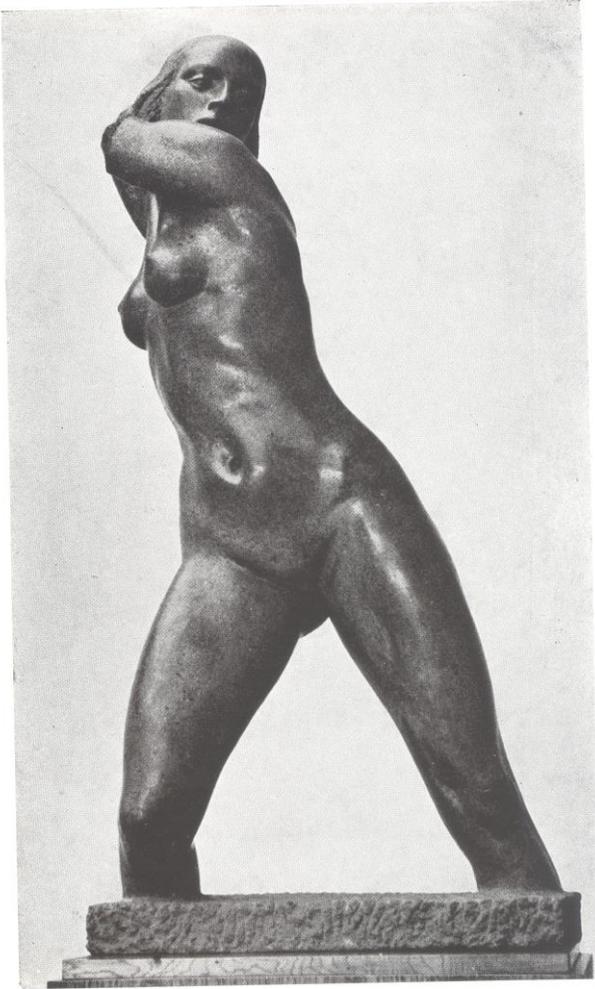


« Légende » - peinture, huile, 1929.



Автопортретъ

Autoportrait – peinture, huile, 1930.



nn « Mouvement » - sculpture, 1935
Galerie Nationale des Arts, Sofia



« Petite fille », bois, pommier sauvage, 1940.



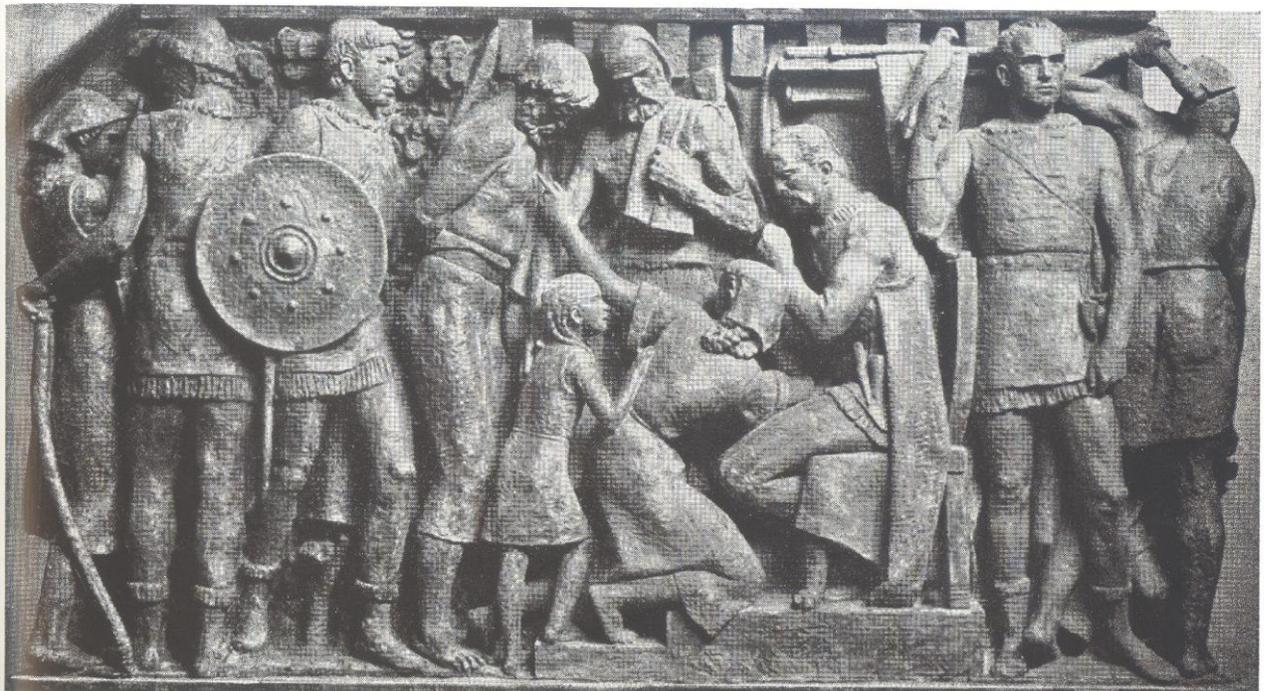
Monument des morts dans les guerres,
Ville de ville de Targovichté, 1939.



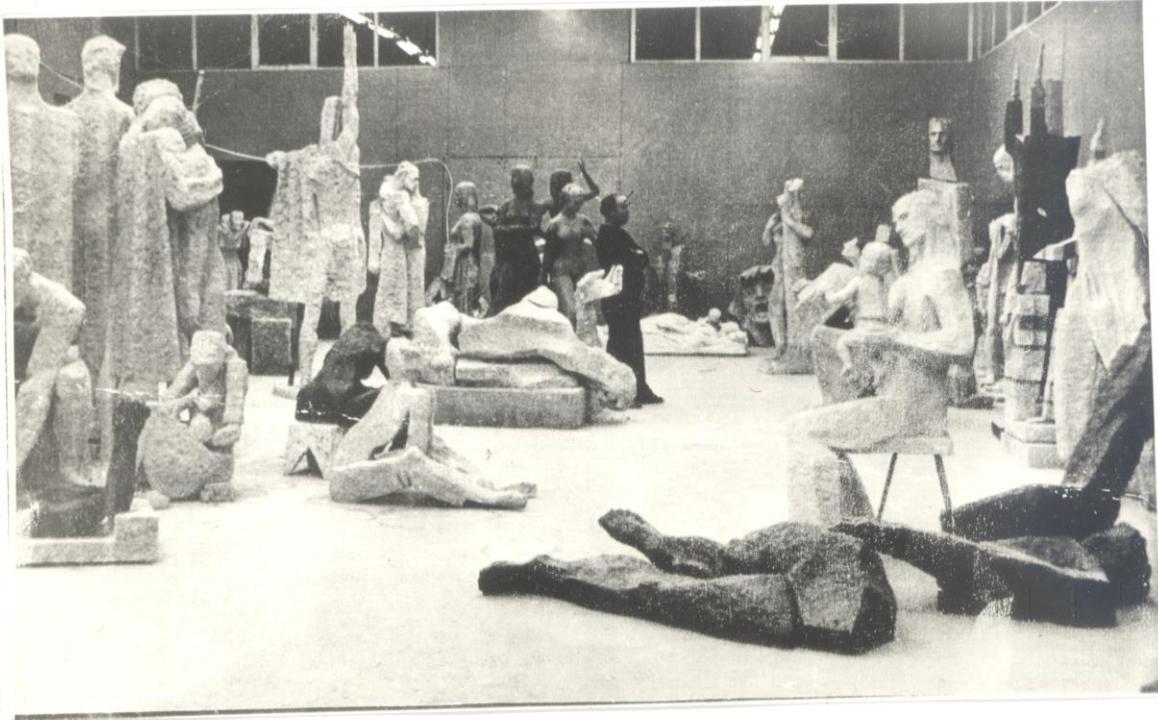
Monument des morts dans les guerres, détail.



« Thémide et le jeune tireur » coin sud-ouest de la grande salle au Palais de Justice, Sofia, 1937-1941.



« Justice du roi Krum, Palais de Justice, Sofia, 1937-1941.



Atelier en face de la maison du sculpteur.
Il y gardait des œuvres non exposées dont le sort, après son départ aux Etats-Unis, reste inconnu.



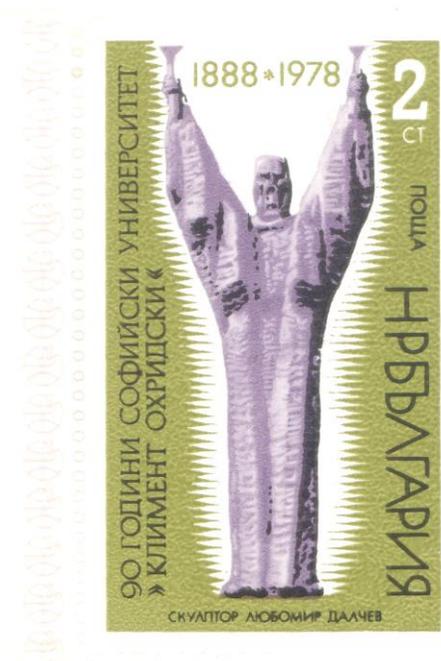
« Matey, appelé de transformation – Mitkaloto », créé en 1970.



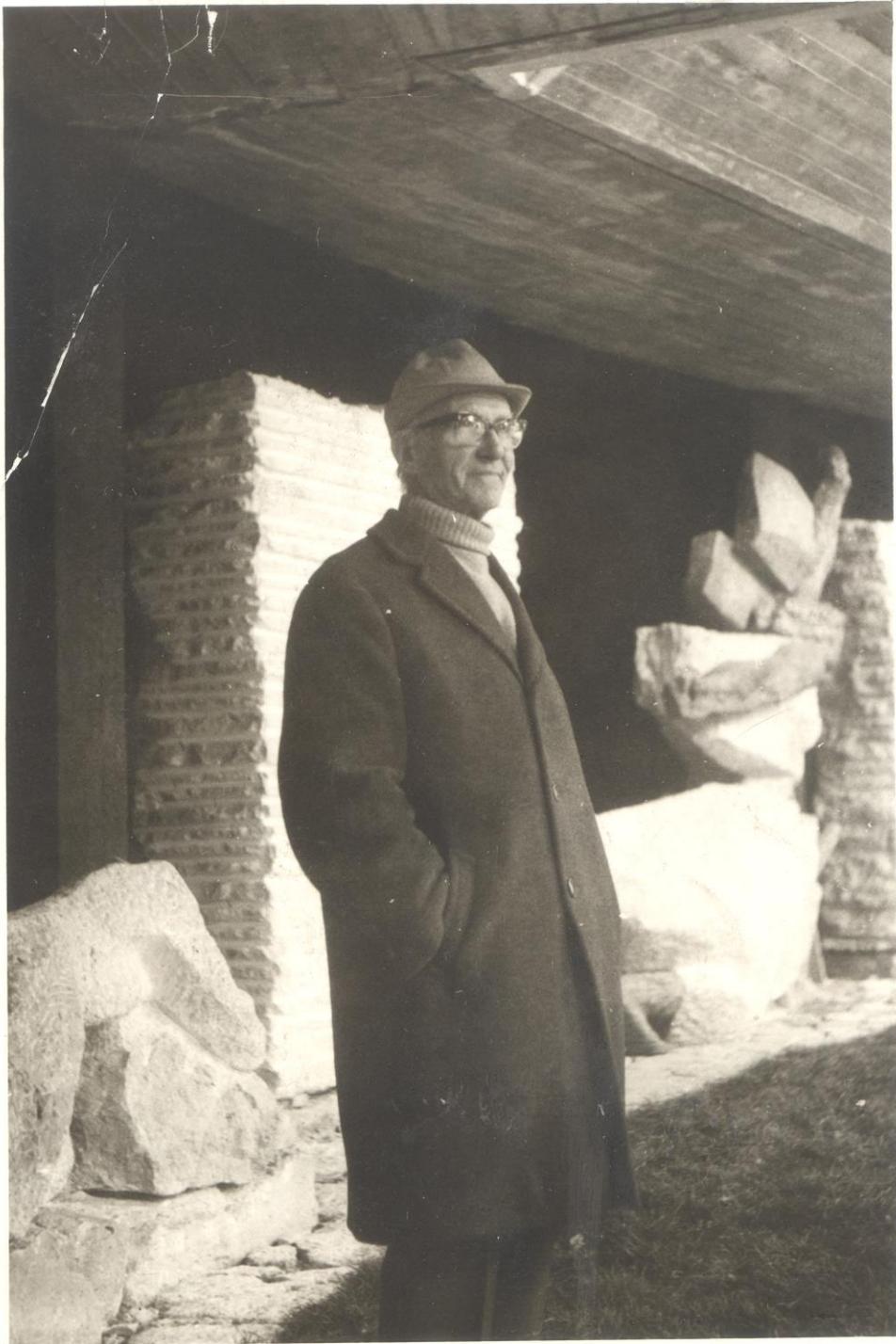
« Rencontre à l'avenir », terre cuite, 1978 ; créée après la mort de son frère Athanas.



« Autoportrait », terre cuite, 1977.



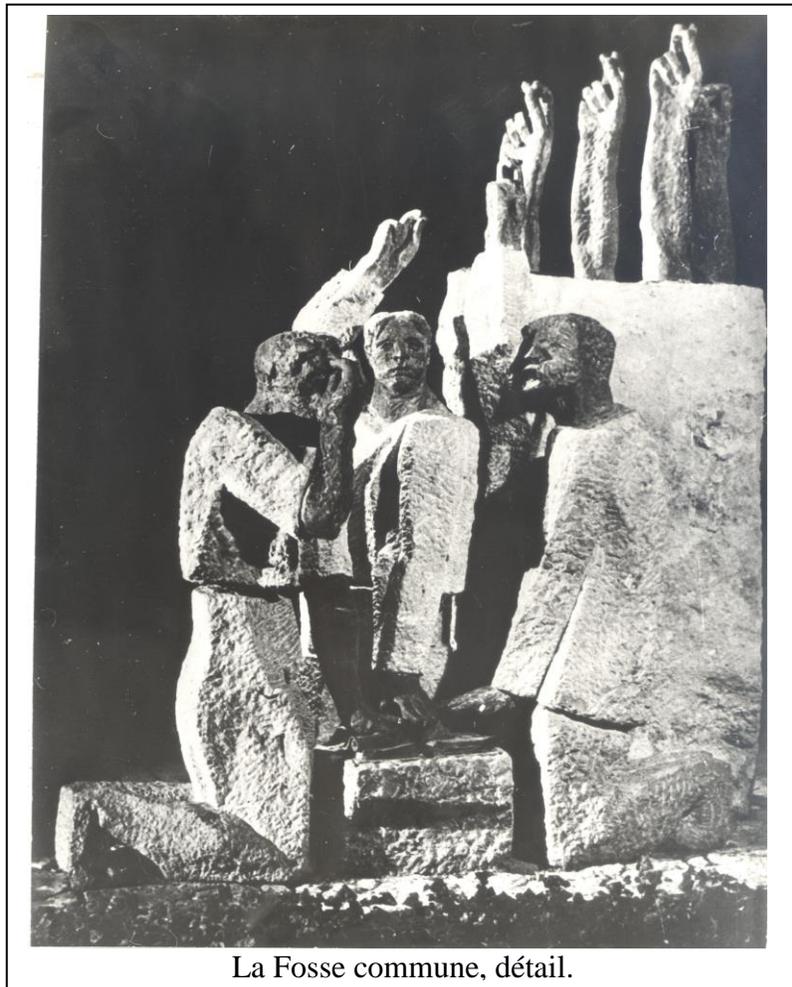
Timbre-poste, émis pour le 90-ième anniversaire de l'Université de Sofia, sur la sculpture de Saint-Clément d'Ochride dans le jardin devant l'Université.



Prof .Lubomir Daltchev lors de l'édification de la Fosse commune à Plovdiv,
inaugurée le 9 septembre 1974.



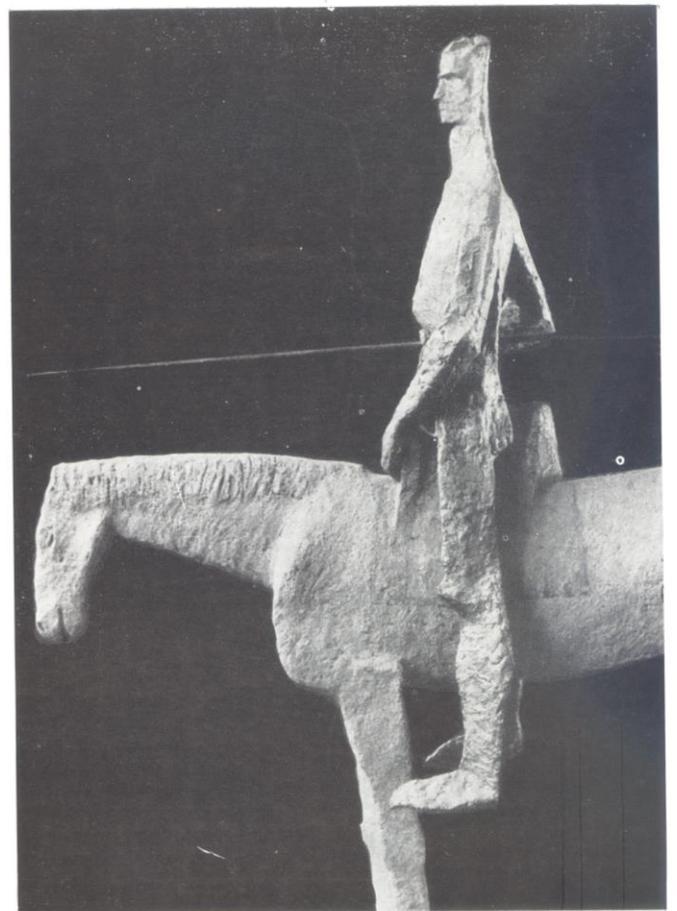
Partie de la Fosse commune, Plovdiv.



La Fosse commune, détail.



La Fosse commune, détail.



« Don Quichotte », petite plastique, terre cuite,
aux années 60- 70.

*Бунт, гинс и оловз
Révolte,
plâtre et plomb*



*Част от скулптурната
украса на Съдебната
палата — София
Fragment
de la décoration
au Palais de Justice
à Sofia*

Настоящите кратки бележки представляват само един опит (за съжаление въз основа на един не напълно известен на широката публика материал) да се привлече вниманието върху характерни черти в произведенията на Л. Далчев от последно време. Като се доказва органичната им връзка с цялостното му творческо дело, може би ще се предпазим да противопоставяме днешния Далчев на Далчев от 40-те години.

Тези, които са склонни лесно да провъзгласяват «нови периоди» в творчеството на даден художник, винаги са затруднени да обяснят някои моменти на «връщане» към вече известни за този художник пластически и тематични решения. Веднъж провъзгласили «новото лице» на художника, те са готови да му се разсърдят, че проваля измислената схема, създавайки произведения, които явно не се вметват в нея.

На общата изложба през 1966 година Любомир Далчев показва една нова ком-

позиция за Съдебната палата в София. Създадена през същата тази година, тя за изненада на мнозина повтаряше точно както композиционните, така и формално-пластическите особености на онази внушителна серия, която определи за скулптора едно от първите места в историята на нашата пластика. Най-много бяха изненадани онези, които преди това бяха изгълкували «Бунт» (1962 г.) и «Линч» (1963 г.), ако не като упадък, то поне като манифестация на някакво отчуждаване от дотогавашните творчески позиции на скулптора. Новата композиция за Съдебната палата те схванаха като връщане (след непонятни за тях колебания) на познатия Далчев.

Ето как самият Далчев схваща и описва своя «Бунт»: «Той е снажен, развит мъж, с правилни пропорции. Това е една жива скала, в която има мускули и в която тече кръв.» («Разговор за изкуството», Сборник, изд. «Народна просвета», 1966 г., стр. 55) И наистина, макар и в рамките на една подчертана геометризация тук са маркирани всички едри мускулни групи; съвършено точно са загатнати преходите и връзките между основните маси на човешката фигура; движението не излиза от границите на възможното — с две думи, тази фигура съдържа всички онези познания по анатомия, които Далчев е овладял до съвършенство.

Тук трябва да бъдем особено точни. На познанията, които Далчев има за човешката фигура, не бива да гледаме като на познания от общ характер, познания,



« Révolte », plâtre et plomb, 1962.